

L'ÉLU

Format de poche



L'ÉLU n° 1

Version textuelle en format de poche

Table des matières

Genèse d'une aventure	2
Le petit camelot	4
Le mouvement Wandervogel	11
Le BLogo	15
Le Roi, comme l'on dit...	19
Bibliographie des périodiques consacrés à l'amour des garçons	20
Un jour à la plage	26
L'élève Dargelos...	45
Cinéma	46
Psychologie des garçons	52
La Grande Méchante Pédophilie racontée aux enfants	54
Il était étendu sur le sable...	59
Sacrevoir	60
Littérature	62
Auto-portrait	70
Tony Duvert	71
L'âme « frémissante de peur, ivre de joie »	79
Jouons au docteur	87
La mue des garçons chanteurs	92
Pinécothèque	107
Titeuf revu et corrigé	108

Genèse d'une aventure...

PLUSIEURS mois de travail pour définir un projet, réunir une équipe, fixer une ligne éditoriale, choisir un titre, un début de sommaire. Apprendre à travailler ensemble, à construire, confronter son écriture au regard de l'autre, accepter soi-même d'être critique sans jamais devenir juge, dans la différence qu'elle met en valeur avec notre propre vision, apprendre à composer, à conjuguer son désir avec celui d'autrui, affronter ses doutes...

Accepter aussi de voir certains quitter le projet. Mâchonner les regrets, des « peut-être que si... ». Apprendre, dans ce monde virtuel ou le totalitarisme de l'écriture peut s'épanouir à l'ombre de l'anonymat, à nuancer son propos, à tolérer l'autre dans l'expression de ce qui le différencie de soi. Résister à la tentation de focaliser sur un détail, au risque de déstabiliser le travail de tous. Dépasser le jeu parfois stérile des joutes verbales, pour aller à l'essentiel de ce qui nous tient à cœur. Ce qui nous unit.

Notre fierté. Celle d'être un amoureux de garçons. Même s'il faut encore se battre sur les mots, savoir si l'on est pédophiles, pédérastes, BL, et que sais-je encore. Lâcher ce jeu des mots et des étiquettes pour aller à cet essentiel : la profondeur de ce lien entre les Garçons et nous.

Ce lien tellement individuel et authentique qu'il n'obéit à aucun modèle, réinventé qu'il est chaque jour par chacun d'entre nous. Protéiforme mais unique dans cet élan qui nous tend vers eux, dans le plaisir ou la souffrance, la joie ou la déprime.

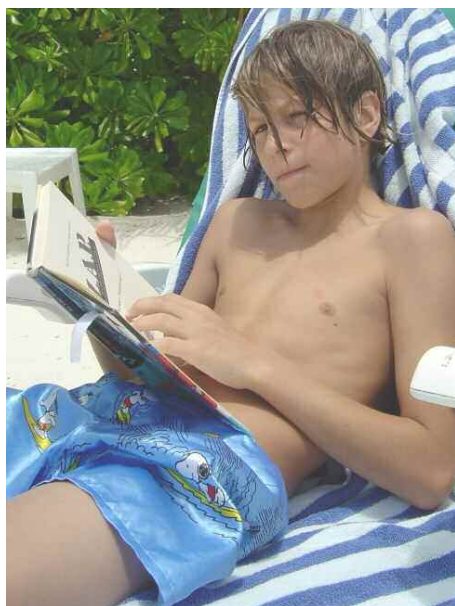
Alors beaucoup de travail, plus de huit cents courriers échangés entre nous, pour aboutir au résultat qui vous est présenté : le numéro 1 de « *L'Élu* », magazine trimestriel francophone sur l'amour des Garçons. De l'artistique, du débat de société, de l'humour, de la littérature, de la musique, un roman-photo, un peu d'histoire, du cinéma... Bref le Garçon dans tous ses états et selon nos passions. Mis en scène et illustré par notre graphiste, aussi discret que talentueux.

Un chantier ouvert. Qui vous est ouvert à vous, lecteurs, dessinateurs, photographes, poètes, rédacteurs d'un jour ou de métier, chercheurs, passionnés de toutes sortes... Une expérience humaine, avec son lot d'inachevé, ses limites et ses imperfections.

Et il me reste l'immense honneur et une pointe d'angoisse à l'idée de vous présenter le fruit de notre travail. Avec autant de joie que de modestie.

Non, franchement, avec beaucoup de joie et de gratitude envers mes co-équipiers pour cette aventure...

Verneuil



redaclelumag@hushmail.me

LE PETIT CAMELOT

Avis à tous les amateurs : un hiver froid est prévu, les culottes ne seront donc pas courtes. Espérons un printemps clément.

PAR
DEL GRECO

Première année, n° 1, Octobre 1904
JOURNAL DES AMATEURS DE GARÇONS
Le numéro : 1 centime aux trois mois

Moins de sites de pédopornographie selon l'IWF

Le nombre de sites mettant en avant de la pornographie infantile aurait baissé pour la première fois a indiqué ce jeudi (17 avril 2008) l'Internet Watch Foundation.

Selon cet organisme, qui combat ce fléau, le nombre de sites en langue anglaise hébergeant du contenu illégal aura chuté de 3052 en 2006 pour atteindre 2755 sites l'an dernier. La plupart de ces sites seraient basés aux États-Unis et en Russie.

L'IWF espère surtout que cette nouvelle amènera à une meilleure compréhension des moyens à mettre en œuvre et justifiera amplement le besoin de coopération international, pour trouver plus de solutions.

« Une attaque globale et coordonnée dirigée contre ces sites pourrait permettre que ces images scandaleuses soient retirées du Web, et que les responsables soient traqués », explique Peter Robbins.

Selon d'autres chiffres transmis par l'IWF, 10 % des victimes photographiées avaient moins de deux ans et un tiers d'entre elles avaient entre trois et six ans. 37 % seraient âgées de 7 à 10 ans, 18 % auraient de 11 à 15 ans, et seulement 2 % entre 16 et 17.



L'Europe s'intéresse à la protection des mineurs sur le Net

La Commission européenne vient de donner un nouveau coup de fouet à son programme « pour un internet plus sûr ». À l'aide d'une enveloppe de 55 millions d'euros, ce programme va poursuivre quatre grands objectifs, considérés comme complémentaires :

- Réduire le volume de contenus illicites, s'attaquer aux comportements préjudiciables en ligne : des points de contact nationaux vont être mis en place en Europe pour que chacun puisse signaler les contenus réputés illicites « l'accent étant mis sur les documents pédopornographiques et sur les pratiques de manipulation psychologique (*grooming*) ».

- Promouvoir un environnement en ligne plus sûr en encourageant les initiatives d'autorégulation. « La participation des enfants et des adolescents à la création d'un environnement en ligne plus sûr sera stimulée, notamment en faisant appel à des délégations de jeunes ».

- Sensibiliser le public : à travers d'actions qui viseront les enfants, leurs parents et enseignants. Des points de contact seront mis en place et où les parents et les enfants pourront obtenir des conseils sur les moyens d'assurer leur sécurité en ligne.

- Établir une base de connaissances européenne sur l'utilisation des nouvelles technologies par les enfants. Cette base évoquera également les effets des TIC sur les plus jeunes et des risques inhérents à cette utilisation. « Ces connaissances serviront à améliorer l'efficacité des actions menées dans le cadre du programme *Safer Internet* ».

« Outre le programme *Safer Internet*, d'autres initiatives politiques ont été lancées. (...) Le secteur de la téléphonie mobile a aussi annoncé qu'il couperait tous les accès à la pédopornographie via les téléphones mobiles » indique au final la Commission.

Un outil de détection de pédopornographie

Google fournit un outil de détection de pédopornographie

Google a annoncé qu'il avait bâti son système de recherche d'images et de vidéos destiné à identifier et traquer les pédopornographes plus rapidement. Ce service sera mis à disposition du National Center for Missing and Exploited Children, un organisme à but non lucratif.

Cette technologie utilisera un système destiné à « trier et identifier les fichiers qui contiennent des images d'enfants victimes de pédopornographie ». Le moteur met en avant sa capacité à gérer et traiter une immense quantité d'informations. Ainsi, il lui est possible d'offrir au NCMEC des outils qui feront sens dans la gestion des éléments qui lui parviennent par le biais de CyberTipline.

« Les criminels ont recours à des technologies de pointe pour commettre leurs méfaits, dans l'exploitation sexuelle d'enfants, et pour résoudre cette situation et protéger les enfants, nous devons nous servir des mêmes armes », explique Ernie Allen, CEO du NCMEC.

Interdire l'accès aux sites pédopornographiques

Aux FAI d'interdire l'accès aux sites pédopornographiques

Nadine Morano a décidé de prendre en main Internet et de lutter activement contre la pédophilie en interdisant tout bonnement l'accès aux sites. « Je rencontre aujourd'hui les fournisseurs d'accès à Internet pour qu'ils interdisent l'accès à tous les sites pédopornographiques et illégaux recensés sur une liste noire établie par le ministère de l'Intérieur », explique la secrétaire d'État chargée de la famille.

Trente-six pourcent des jeunes de 11 à 17 ans soumis à des images choquantes

D'après les chiffres que Mme Morano avance, plus d'un million d'images montrant des situations de pédophilie sont accessibles en ligne et plus d'un tiers des jeunes entre 11 et 17 ans se sont déjà retrouvés face à des images choquantes.

En se tournant vers les FAI, elle n'estime pas innover puisque « cette pratique existe déjà dans d'autres pays comme la Grande-Bretagne, la Suède, la Norvège ». En revanche, « l'accès des sites jugés à risque, mais non illégaux pourrait également être restreint » appuie-t-elle. Et pour ce faire, elle compte « effectuer un nouveau classement, réactualisé régulièrement et affiché dans les magasins, des logiciels de contrôle et le diffuser ».

Former les professeurs également

On rappellera à toutes fins utiles que Mme Morano est en charge d'un comité de suivi de protection des enfants sur Internet. Étant à un moment politique où la France s'apprête « à prendre la présidence de l'Union européenne, il me semble indispensable d'aborder ce thème avec nos voisins ». De même, une réflexion menée avec Xavier Darcos est prévue, et une « formation à l'utilisation d'Internet et à la prévention devrait être intégrée dans les IUFM pour que les professeurs puissent éduquer leurs élèves aux nouvelles technologies ».

Dans le domaine des jeux vidéo violents, la secrétaire d'État souhaite également « restreindre leur vente ». Une commission nationale de déontologie pourrait, selon elle, répondre à ces problématiques, de même que la possibilité d'offrir plus de marge de manœuvre au CSA.

La récidive des délinquants

Lutter contre la récidive des délinquants sexuels

Le président de la République (France) a plaidé pour un durcissement du traitement pénal de ces délinquants et la création d'hôpitaux fermés.

Les principales mesures préconisées :

- les remises de peine pour bonne conduite ne seront plus systématiquement accordées aux pédophiles ;
- un collègue d'experts se prononcera sur la dangerosité de ces délinquants sexuels à la fin de leur peine et décidera de leur libération ou non. Cette disposition sera introduite dans la prochaine loi pénitentiaire prévue en novembre ;
- des hôpitaux fermés dédiés aux pédophiles jugés trop dangereux pour être libérés seront créés. S'ils refusent d'être soignés, ils pourront y être enfermés indéfiniment. Dans le cas contraire, des permissions de sortie pourront leur être accordées, à condition qu'ils portent un bracelet électronique. Le premier de ces hôpitaux prison devrait ouvrir à Lyon en 2009 ;
- la transmission des informations relatives aux détenus entre l'administration pénitentiaire et les services médicaux sera facilitée.

(Source : gouvernement.fr/premier-ministre)

Rétention de sûreté pour les pédophiles

Un texte organisant la rétention de sûreté pour les pédophiles

Création de centres fermés pour les pédophiles jugés dangereux et « déclaration d'irresponsabilité pénale » pour cause de trouble mental. La chancellerie a présenté le 28 novembre 2007 son projet de loi axé sur une protection renforcée des victimes.

Des mesures de rétention de sûreté s'appliqueront aux auteurs de crimes pédophiles après expertise médicale et sur avis d'une commission chargée de constater que ces criminels « restent particulièrement dangereux et présentent un risque très élevé de récidive à l'issue de leur peine de prison ». La rétention de sûreté sera prononcée pour une durée de un an renouvelable. Seront concernés les pédophiles condamnés à plus de 15 ans de réclusion. Ce dispositif s'appliquera également aux personnes placées sous surveillance judiciaire (notamment sous bracelet électronique mobile) qui ne respectent pas leurs obligations.

Les personnes placées en centre de rétention de sûreté bénéficieront d'une prise en charge médicale et sociale spécifique. La rétention prendra fin dès que la dangerosité du criminel permettra un autre mode de suivi. Un premier centre sera créé, à titre expérimental, au sein de l'établissement pénitentiaire de Fresnes dès le 1^{er} septembre 2008.

Afin de mieux répondre aux attentes des victimes, le projet de loi modifie la procédure de jugement des personnes irresponsables pour cause de troubles mentaux.

Le texte prévoit que les juges pourront prononcer une « déclaration d'irresponsabilité pénale pour cause de trouble mental » à l'issue d'une audience rendue publique si les victimes le demandent. Des mesures de sûreté seront mises en œuvre et s'appliqueront dès la fin de l'hospitalisation d'office : il s'agira, par exemple, d'interdire aux criminels de rencontrer leurs victimes ou de se rendre dans certains lieux. La décision de déclaration d'irresponsabilité pénale sera inscrite au casier judiciaire.

Enfin, le projet de loi renforce l'efficacité du dispositif d'injonction de soins.

(Source : gouvernement.fr/premier-ministre)

Les actus Justice comparée (MARS 2004)

(Source : Sénat France)

Allemagne

Toute relation sexuelle avec un mineur de moins de quatorze ans, de quelque nature qu'elle soit, est présumée constituer une infraction punissable d'une peine de prison.

Royaume-Uni

Un mineur ne peut valablement consentir à un acte sexuel avant l'âge de seize ans.

Belgique

- tout acte de pénétration sexuelle commis sur un enfant de moins de quatorze ans est réputé constituer un viol, même si le jeune est consentant.
- l'attentat à la pudeur, lorsqu'il est commis sans violences ni menaces, n'est qualifié d'infraction que si la victime est âgée de moins de seize ans.

Danemark

Toute relation sexuelle avec un mineur de moins de quinze ans, de quelque nature qu'elle soit, est présumée constituer une infraction punissable d'une peine de prison

Espagne

Les infractions commises sur des enfants de moins de treize ans sont toujours punies plus sévèrement, car le code pénal présume alors l'absence de consentement.

Pays-Bas

Même obtenues sans recours à la violence ou à l'intimidation, les relations sexuelles avec des jeunes de moins de seize ans constituent toujours des infractions, quelle que soit leur nature.

Portugal

Les relations sexuelles avec des mineurs de moins de quatorze ans, même obtenues sans recours à la force ou à l'intimidation, constituent toujours des infractions, quelle que soit leur nature.

Assises du Numérique du 29 mai 2008

Nadine Morano, Secrétaire d'État chargée de la Famille,
aux Assises du Numérique du 29 mai 2008

77 % des jeunes de 6 à 17 ans surfent sur Internet, dont près d'un tiers « tous les jours ou presque ». Les enfants les plus âgés sont les plus gros consommateurs de web : la quasi-totalité des 15-17 ans surfant sur la Toile (97 %) le font de manière régulière (65 %).

Les plus jeunes ne sont pas en reste : 60 % des enfants de six à dix ans vont sur le Net, dont 37 % au moins une fois par semaine.

Internet est devenu un outil de communication maîtrisé par une part considérable de jeunes enfants, et adopté par la quasi-totalité des lycéens.

Les dangers d'Internet vus par les médias

Les parents estiment majoritairement que la manière dont sont présentés les dangers d'Internet dans les médias, à l'école ou dans l'opinion publique est bonne (59 %). À l'opposé, 11 % juge qu'elle est exagérée et 29 % considèrent qu'elle est au contraire sous-estimée.

- **Pédophilie**

78 % des Français souhaitent que l'accès à l'ensemble du site Internet véhiculant un contenu pédophile soit bloqué.

Les fournisseurs d'accès à Internet sont les acteurs avec lesquels les Français souhaitent voir les pouvoirs publics travailler en priorité, pour empêcher que des enfants soient confrontés à des sites pédophiles.

- **Le logiciel de contrôle parental est plébiscité**

Face aux problèmes de sécurité sur Internet, les attentes se concentrent dans deux domaines : une amélioration technique, via les logiciels de contrôle parental et une amélioration en termes de communication, via des campagnes d'information. ■

LE MOUVEMENT WANDERVOGEL

Le mouvement Wandervogel (oiseaux migrateurs) est une organisation apolitique de jeunesse allemande fondée en 1896, à Berlin-Steglitz, et qui visait à affranchir la jeunesse d'une société bourgeoise, répressive et autoritaire.



Description

Ce mouvement s'adresse en priorité à la jeunesse à laquelle il permet d'acquérir des clefs et des repères pour l'avenir par la connaissance de son identité, de son passé et de l'histoire régionale. Deux axes distincts mais non séparés y sont cultivés : la vie de groupe, le sport, et la randonnée comme activité prédominante d'une part, et l'activité culturelle d'autre part.

Ce mouvement réunit donc ses membres autour de la nature, la vie en plein air, des activités sportives et culturelles, de fraternité, d'aventure, de musique folk et de chants traditionnels. Un peu comme le Scoutisme, dont il se distingue sur les points suivants : par son rejet du monde des adultes, son organisation étant prise en charge par la jeunesse elle-même sans encadrement; le fait qu'elle n'est pas basée sur un modèle militaire et son goût pour la mixité, un scandale pour l'époque. De plus, la formation y intègre une dimension culturelle plus étendue et enracinée. Par exemple

en remettant au goût du jour des fêtes traditionnelles qui, depuis la nuit des temps, ont rythmé la vie des peuples, et que les aléas du monde moderne ont pu faire tomber en désuétude, comme la célébration des solstices ou des équinoxes. À noter que des « écoles populaires » dispensent une formation couvrant un grand nombre de domaines : histoire, littérature, mythologie, écologie, secourisme, etc. Le mouvement peut être amené, de manière ponctuelle, à participer à la restauration d'édifices du patrimoine régional ou, dans un esprit de maintien de liens étroits avec le monde rural, à des travaux des champs. Le tout dans un esprit d'évasion du monde citadin.

Historique

Quatre périodes marquent l'histoire du mouvement.

1. La phase du Wandervogel

Inaugurée par Hermann Hoffmann et reprise par Karl Fischer, la première phase est essentiellement une réaction contre les rigidités bourgeoises, contre les attitudes guindées de la Belle Époque, le snobisme matérialiste, etc. Le Wandervogel de Fischer s'instaure comme une « nouvelle école », plus proche de la nature, plus émancipée par rapport aux conventions et aux institutions scolaires, vectrices d'un savoir schématique. Le Wandervogel, c'est la contestation d'avant 1914. Le mouvement inaugure des contre-Institutions comme des Auberges de jeunesse, revient au terroir et quitte les déserts de pierre que sont les villes, découvre le camping et les randonnées en forêt. Le Wandervogel rejette les frivolités du « bourgeoisisme » : il ne danse pas, ne suit pas la mode, condamne l'alcoolisme et l'abus de tabac. Avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, la majorité du mouvement est pacifiste.

2. La phase de la Freideutsche Jugend

La deuxième phase, celle portée par la Freideutsche Jugend, est en fait une phase de transition, entre le mouvement d'écoliers et de lycéens qu'était le Wandervogel et celui, plus politisé, de la phase « bündisch ». Avec la rencontre sur le mont Hohen Meissner, près de Kassel les 11 et 12 octobre 1913, la protestation contre la société bourgeoise s'exprime pour la première fois en toute clarté. En l'occurrence, il s'agissait de contester la commémoration patriotique officielle des 100 ans de la bataille des nations à Leipzig. On disait désormais sans ambages que l'on voulait créer un « royaume de la

jeunesse » (un *Jugendreich*) sans immixtion des adultes. On trouve aussi une influence des théories de l'éducateur Gustav Wyneken. Ce serait pour cette raison que les dizaines de ligues présentes se sont jointes à la Freideutsche Jugend. Tous voulaient dépasser l'individualisme de la période « Wandervogel ». Le désir de mener une action commune devenait de plus en plus fort et on croyait en la possibilité de forger une nouvelle communauté, une communauté vivante déployant son style propre, en opposition frontale à la société de masse des adultes. Quand éclate la Première Guerre mondiale, ce rêve se brise en mille morceaux. Sur tous les fronts les volontaires issus du mouvement de jeunesse tombent au service d'une société qu'ils avaient méprisée. La guerre laissa ses traces aussi après le traité de Versailles dans le mouvement de jeunesse. Plusieurs ligues, dans les circonstances de l'époque, finissent par s'engager dans des mouvances politiques ou s'adonnent aux expériences les plus insolites. On ne pouvait plus parler d'unité. C'était le morcellement complet. Cette phase est encore apolitique, dans une large mesure. Les Freideutsche communistes seront les premiers à être absorbés par une formation politique adulte. Par cette scission, le signal de la politisation générale de la société allemande est donné. La politisation s'enclenchera sous la pression des événements tragiques que connaît l'Allemagne : inflation, disette, réparations imposées par Versailles, agitation sociale, etc. La fuite hors des réalités, la marginalisation voulue par Fischer se heurtent aux frustrations du réel social, frustrations dues au constat qu'il n'est plus possible, avec une économie aussi défaillante et une nation aussi asservie, de créer l'homme nouveau. Pour ôter les obstacles de la misère socio-politique, il faut, bien évidemment, agir sur le terrain politique... Les chefs des divers mouvements ne peuvent plus cultiver indéfiniment leurs dadas philosophiques ni poursuivre leur rêve romantique de liberté, de détabouisation sociale.

3. La phase de la Bündische Jugend

Du magma d'idéaux idylliques ou fumeux, sublimes ou excentriques, naît la troisième phase : la phase « *bündisch* ». L'anarchisme s'estompe. Les ligues qui se constituent acceptent désormais des principes directeurs et des hiérarchies organisatrices. Dans la foule, les uniformes apparaissent et remplacent petit à petit les attirails chamarrés, les chemises colorées et les chapeaux à fleurs.

Le « style » succéda ainsi à la fantaisie charmante. L'accent est mis désormais sur le *Bund*, en tant que communauté, qu'instance suprapersonnelle (« Les personnalités meurent comme les mouches mais ce qui est objectif ne meurt jamais. »). Le Bund recrute les meilleurs garçons et en ce sens il est élitiste. Mais ses chefs sont élus, comme chez les anciens Germains. Le Bund fonctionne démocratiquement : les chefs élus discutent plans et projets avec tous les membres. Le principe d'autonomie demeure, malgré le changement de formes.

4. La phase de dissolution par la répression nationale-socialiste

Mais, quand la politisation de la société allemande atteint son paroxysme lors des campagnes électorales qui amèneront Hitler au pouvoir, ce principe d'autonomie s'avère terriblement faible face aux groupes politisés et fanatisés. Hitler avait toujours montré son mépris pour les « marginaux » des mouvements de jeunesse. Il fera tout pour que ceux-ci rejoignent les rangs de son parti ou disparaissent. Malgré une ultime tentative de regroupement, sous l'égide du vieil Amiral von Trotha, les Bünde finiront par être tous interdits et dissouts. Les récalcitrants seront impitoyablement pourchassés. Le nouveau totalitarisme allemand ne toléra aucun espace d'autonomie... Quand bien même serait-il sainement éducateur comme l'ont été les Bünde. En Allemagne, ce mouvement sera donc interdit par les nazis en 1933.

5. La renaissance

En 1945, après la défaite nazie, il y a eu un renouveau du mouvement Wandervogel comme du mouvement Scout dans la partie de l'Allemagne contrôlée par les pays de l'Ouest. Après la réunification de 1990, les mouvements se sont propagés dans tout le pays.

Aujourd'hui il faut compter environ trente regroupements Wandervogel et au delà de cent groupes scouts totalisant plus de 100 000 membres, jeunes et adultes. ■

Source : Wikipédia

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Wandervogel>

Le BLogo

par Cosaster



Le BLogo, petit triangle spiralé, a été créé par Kalos en 1997. D'abord utilisé comme simple logo du site *Free Spirits*, il s'est peu à peu diffusé à travers Internet, au point d'en devenir un symbole presque universel des pédérastes et pédophiles au masculin sur la toile – l'un des rares lieux où ils peuvent encore trouver à s'exprimer.

Un symbole est un dessin simple, facile à retenir et à dessiner. Contrairement à une allégorie, il ne représente rien en soi : son sens n'est pas explicite mais laissé libre à l'interprétation de chacun. Ainsi le symbole est personnel : il fournit une base à un travail de réflexion sur soi et sur le sens que l'on donne au monde qui nous entoure. Chacun est invité à se l'approprier pour produire un sens individuel.

Tout ça pour dire que la réflexion qui va suivre est très personnelle et ne prétend aucunement à une vérité universelle ! Ce n'est qu'un exemple. Le lecteur pourra s'y retrouver en totalité, en partie, ou pas du tout : à chacun d'effectuer son propre travail réflexif selon son propre vécu et ses propres idées.

Mais venons-en au fait !

Spirale triangulaire à six branches tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, le BLogo s'apparente à deux triangles équilatéraux imbriqués l'un dans l'autre, la pointe vers le haut. Kalos lui-même n'en donnait pas le sens, disant que celui-ci saute aux yeux : le triangle extérieur représente l'homme, l'intérieur symbolise le garçon qu'il couve et protège.

Allons donc plus loin, puisque c'est notre propos ici. Le BLogo est la réunion de deux symboles vieux comme le monde : la spirale et le triangle. Voyons donc un peu ce que nous disent en elles-mêmes ces deux figures.

Le Triangle

Le Triangle est intimement lié au chiffre 3, dont il réalise l'unité en reliant les trois points. La trinité est un vieux symbole, souvent utilisé en religion : chiffre parfait en ce qu'il réalise l'équilibre (un tabouret à trois pieds sera toujours stable), il représente l'harmonie sacrée. Pour les juifs, le triangle représente Dieu ; pour les chrétiens il symbolise la sainte trinité ; pour les francs-maçons il est le delta lumineux de l'orient, source de sagesse, de force et de beauté ; pour l'alchimiste il est symbole de la flamme génératrice, mais aussi du cœur. Plus loin dans le passé, nombre de civilisations antiques l'associaient au feu et à la masculinité lorsqu'il avait la pointe vers le haut (la pointe vers le bas représentait à l'inverse l'eau et la féminité).

La Spirale

La spirale est un des plus vieux symboles humains : il ornait les plus anciennes statues que l'on ait retrouvées du paléolithique. Il représente la vie et la fécondité, la création et l'évolution, l'éternel recommencement au sein du changement, la permanence de l'être au milieu du mouvement de la vie partant d'un point originel pour s'accroître vers l'infini. Il est également associé aux méandres du labyrinthe.

Le BLogo

Ainsi le BLogo peut-il être vu comme une spirale masculine car triangulaire. Si la relation homosexuelle entre l'homme et le garçon n'est certes pas féconde au sens de la reproduction, elle l'est pourtant dans la richesse et le renouvellement constant qu'impose l'asymétrie fondamentale de la relation. Dans le BLogo, la spirale, symbole de la féminité, se mue en triangle, symbole de la masculinité : l'homme accompagne et soutient le garçon en une transition depuis sa vie d'enfant, liée à la féminité car vécue entourée de femmes (« dans les jupes de sa mère ») vers sa vie d'adulte au masculin. Le pédéraste représente pour le garçon une chance d'acquérir une individualité propre, un caractère indépendant qui

échappe au formatage social d'une éducation classique. Ainsi, la relation est bel est bien féconde dans l'idéal, en ce qu'elle donne naissance à un être humain à part entière.

Comme le veut la spirale, la relation pédéraste est un renouvellement constant. Paradoxalement, c'est son caractère intrinsèquement éphémère qui la rend infinie. Le pédéraste accompagne le garçon pendant quelques années de sa vie puis, une fois le garçon fait humain parti vivre sa vie d'homme, il recommence une relation de même nature avec un autre garçon. Le pédéraste est un point central, stable, permanent face aux tourbillons d'une vie balotée par l'amour des garçons.

Quand à la relation pédéraste, elle réalise l'unité et l'harmonie en une trinité entre l'homme, le garçon et le lien particulier qui les lie ; tout en étant chaotique et parsemée d'embuches et de difficultés, tel le labyrinthe qu'évoquent les méandres de la spirale. Ce n'est pas une relation policée selon la norme sociale : par les temps qui courent elle lui est même ouvertement opposée. C'est donc une relation dangereuse ou l'homme comme le garçon risquent de se perdre corps et âmes. C'est pourtant là que réside toute sa grandeur et son authenticité, loin des formatages socioculturels : son unicité absolue la rend profondément humaine, ce n'est qu'en traversant les épreuves et le danger qu'elle produit l'être véritable. En un sens, on pourrait dire que le pédéraste sera le dernier des hommes, celui qui restera humain lorsqu'il n'y aura plus que des robots sur terre, l'être unique conservant le secret alchimique de la fabrication des hommes.

Le BLogo n'est pas constitué simplement par deux triangles emboîtés. En effet, le petit triangle et le grand triangle sont liés par la continuité du trait, offrant ainsi une ouverture au symbole. Le pédéraste n'enferme pas le garçon dans une relation protectrice, coupée du monde : il se veut, au contraire, comme le lien entre l'enfant et le monde — l'univers dans sa totalité physique et morale, pas un petit terrain clos auquel le destinerait une éducation formatée. Ce que le pédéraste offre au garçon est la liberté fondamentale de l'être, avec tout ce que cela comporte comme dangers dans un monde qui renie cette liberté.

On pourrait jouer longtemps encore avec le symbole BLogo. À chacun de se faire ses propres idées sur la question ! Reconnaissons toutefois ensemble une chose à Kalos : il a su réunir en un simple trait toute la richesse d'un grand symbole. Sa simplicité, sa géométrie, son absence de représentation directe qui enfermerait la réflexion en une voie unique, toutes ces caractéristiques en font un symbole qui peut prétendre à l'universalité et que tout un chacun peut s'approprier. Par ce petit texte, j'ai aussi voulu lui rendre hommage !

Note de l'éditeur : Les illustrations de cet article nous ont été fournies par Kalos. Les fichiers de création du BLogo les plus anciens remontent à mars 1997. ■

Note à la présente édition : La note précédente figurait au texte de l'édition originale du magazine. Suit la transcription des légendes accompagnant les illustrations de l'article. La version illustrée du numéro 1 est disponible sur le site du magazine à <https://ruedesgarcons.fpc.li/magazine/>



Des variations sur le BLogo créées en juin 1997, les rubans rouge pour le sida, jaune contre le suicide chez les jeunes, bleu pour la liberté d'expression et noir pour un deuil dans la communauté.

[Illustration]

Une des premières utilisations du BLogo dans le site de Ganymède, un groupe de soutien fondé à la fin de la décennie 90.

[Illustration]

Un site internet est consacré aux contributions annuelles de Scruffylad à l'International Boy Love Day. Scruffylad est un artiste qui travaille de manière traditionnelle et artisanale au crayon sur papier. Il fait dans cette série une utilisation exhaustive du BLogo.

<https://ibld.fpc.li/>

[un peu de texte en anglais] ■

Le Roi, comme l'on dit...

Le Roi, comme l'on dit, accole, baise et lèche,
De ses poupins mignons le teint frais, nuit et jour ;
Eux, pour en avoir argent, lui prêtent tour à tour
Leurs fessiers rebondis, et endurent la brèche.

Ces culs, devenus cons, engouffrent plus de biens
Que le gouffre de Scylle, haï des anciens,
Et aurait mieux valu, pour le bien de la France,

Qu'Henri, second du nom, à qui je fus donné,
Bien qu'il déplaise au ciel, eût le cul bouquiné,
Que de faire un Néron de sa noble semence,

(...)

Tandis que vous branlez, sans faire sang, la pique
Et que, des voluptés, se paie votre désir
Votre couronne choit, et l'on veut s'en saisir
Par ruses et accords que l'étranger pratique.

Je sais que vous direz que le grand Jupiter
Ne fais rien dans le ciel que culs et cons foutre
Et que pour tout cela il ne perd sa couronne,

(...)

Adieu cons rondelets, corallines fossettes,
L'entretien de nature et de tout l'univers,
Adieu antres velus, pleins de plaisirs divers,
Fontaines de nectar, marbrines, motelettes !

Ores, en votre lieu, sont les fesses molettes,
Et les culs blancs de chair, de tout poil découverts,
Les culs plus que les cons sont maintenant ouverts,
Les Mignons de la Cour y mettent leurs lancettes.

Le Roi ne m'aime point, pour être trop barbu
Il aime à semoncer le champ qui n'est herbu,
Et, comme un vrai Castor, chauvêcher le derrière.



Pierre de Ronsard (1524-1585)
Enfer de la Bibliothèque Nationale de France

Bibliographie des périodiques consacrés à l'amour des garçons

par Louis Geschenk

À moins d'avoir l'insouciance et la légèreté de l'extrême jeunesse, on ne se lance pas dans la création d'une nouvelle revue sans réfléchir aux conséquences ou aux suites de cette aventure. Tant de périodiques ont dépassé dans l'année qui ont vu leur création — quand ce n'est pas dès le premier numéro —, qu'il est normal de redouter un sort identique, à brève ou moyenne échéance, pour *L'Élu*. Cette crainte, à elle seule, ne saurait dissuader une équipe courageuse de se lancer dans une entreprise, même éphémère, puisqu'*il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer*.

Mais lorsqu'il s'agit d'examiner ceux qui nous ont précédé pour bénéficier de l'expérience d'autrui, ou pour s'inspirer éventuellement d'un modèle, où trouver les exemples ? On chercherait en vain un historique des périodiques consacrés à l'amour des garçons. Ce serait pourtant édifiant. Car aux risques qu'encourt toute publication (problèmes financiers, insuffisance des contributions, défection des collaborateurs...) et qui expliquent bien des échecs, s'ajoutent des dangers spécifiques aux revues qui chantent les grâces des garçons. Le péril, en effet, ne consiste pas seulement dans un éventuel procès avec, à la clé, l'interdiction de paraître : rappelons que certains responsables ont aussi connu la prison.

Si l'historique que nous souhaitons pouvoir lire un jour reste à faire, il m'a paru opportun, dans un premier temps, d'établir une bibliographie de ces périodiques. C'est, pour l'équipe de *L'Élu*, une façon de reconnaître qu'elle est redevable peu ou prou, à tous ceux qui l'ont précédée, de sa liberté d'écrire, à son tour, des vérités sur une forme d'amour qui fait partie du patrimoine de l'humanité. C'est une façon de reprendre le flambeau.

Cette bibliographie, qui suit un ordre chronologique, ne prend pas en compte les revues composées exclusivement de photos, et ne recense pas les revues en ligne sur la Toile. Toutes les suggestions (corrections ou additions) de la part de nos lecteurs seront les bienvenues et seront examinées attentivement.



Der Eigene. Cette revue allemande, créée en 1896 par Adolf Brand (1874-1945), a été la première revue homosexuelle au monde. Elle a sa place ici en raison de son orientation païdérastique, et des conceptions du fondateur sur l'homosexualité, opposées à celles de Magnus Hirschfeld. La revue a cessé de paraître en 1931.

Akademios. Créée en 1909 par Jacques d'Adelswärd-Fersen, cette revue française a connu des collaborations prestigieuses, mais n'a duré qu'une seule année.

BiBLioBLeue donne sur son site l'index des différents numéros, ainsi que le texte intégral de quelques articles.

<http://bibliobleue.fpc.li/Revues/Akademios/AkaHmpg.htm>

Uranos. *Unabhängige uranische Monatsschrift für Wissenschaft, Polemik, Belletristik, Kunst.* Créée en 1921 par Ferdinand Karsch-Haack (1853-1936) et René Stelter, *Uranos* n'a vécu qu'une seule année, le dernier numéro étant publié en 1922. Elle a été rééditée en 2002 par MännerschwarmSkript Verlag (Hamburg).

International Journal of Greek Love. Publiée aux États-Unis, à New-York précisément (Oliver Layton Press), la revue n'a connu que deux numéros, l'un en 1965 et l'autre en 1966. Les deux numéros sont consultables intégralement sur le site de Gerald Jones.

<http://exitinterview.biz/rarities/ijglfull.htm>

Peter. *Die Zeitschrift für Pädophile.* Revue allemande née en 1971 et qui semble avoir expiré en 1974.

Ben. Revue allemande pédophile qui a paru de 1973 à 1975.

Billy. *Tijdschrift voor kindersexualiteit.* Revue néerlandaise ; six numéros entre 1975 et 1976.

Kalos. Revue américaine consacrée à l'amour grec publiée par J. Z. Eglinton en 1976. L'unique numéro paru est intégralement consultable sur le site de Gerald Jones.

<http://exitinterview.biz/rarities/kalfull.htm>

PAN (*Paedo Alert News*) a paru de juin 1976 à décembre 1985 (21 numéros). Les 21 numéros sont intégralement en ligne sur le site de Gerald Jones.

<http://exitinterview.biz/rarities/panfull.htm>

Magpie. Revue anglaise d'information publiée à partir de mars 1977, avec une périodicité d'abord mensuelle puis irrégulière. A connu 17 numéros. *Magpie* avait succédé à *Understandig Paedophilia*, bulletin fondé en avril 1976.

Ganymede. *A Gay Spiritual Journal.* Revue gay d'orientation païdérastique, publiée à Londres en 1980.

Ganymede. *A Male Spirituality Publication.* Publiée à Londres en 1986, cette revue a manifestement des liens avec la précédente.

L'Espoir. Lancée en janvier 1983 par Philippe Carpentier et le C.R.I.E.S (Centre de Recherche et d'Information sur l'Enfance et la Sexualité). Le CRIES qui s'intéressait à la sexualité des enfants (garçons et filles), est né en 1982, de la fusion d'un groupe homosexuel militant *Regard pluriel* et du GEP (Groupe d'Étude de la Pédophilie) créé en 1979. *L'Espoir* a paru jusqu'en 1986, année où son directeur a dû céder la main pour raisons de santé. Là-dessus est venu se greffer une histoire de pornographie impliquant des mineurs dans laquelle Philippe Carpentier s'est trouvé mêlé malgré lui. Condamné à neuf années de prison, il y a trouvé la mort peu de temps après.

L'affaire du CRIES a été examinée dans un article de la revue *Tels Quels* : Legrand L. — Le procès du CRIES : l'inversion de la démesure. *Tels Quels* 1988. 66 : 8-10 ; ainsi que dans un numéro du printemps 1991 de *Paidika* (en ligne sur le site de Gerald Jones).

<http://exitinterview.biz/rarities/paidika/htmlfiles/pdk7p17.htm>

BiBLioBLEue a placé sur son site le contenu des numéros 6 à 28.

Le Petit Gredin. Revue de périodicité irrégulière publiée à partir de 1981 jusqu'en 1987 par le GRED (Groupe de Recherche pour une Enfance Différente). Tous les numéros sont en ligne sur BiBLioBLEue.

Philius. *Die Zeitschrift für Pädophilie* a paru de 1981 à 1988.

Gaie France. Née en 1986, tirée d'abord à 500 ex., *Gaie France* n'a connu que cinq numéros, pour faire place, l'année suivante, à *Gaie France Magazine*. Après l'interdiction de cette dernière revue, *Gaie France* a reparu en mai 1993. La nouvelle série n'a connu que neuf numéros, jusqu'en janvier 1994.

Gaie France Magazine. (1987-1993 : 38 numéros). Créée en 1987, a succédé à *Gaie France*. Distribuée par les NMPP en France, au Québec, et au Luxembourg, diffusée en Belgique et en Italie, cette revue a été tirée à 10 000 exemplaires et a connu une édition en langue portugaise. Interdite de vente aux mineurs par le ministre socialiste Paul Quilès en mai 1992 puis interdite par ce même gouvernement pour « éloge de la pédérastie » en mars 1993. La revue a reparu sous le titre *Gaie France* (nouvelle série) en mai 1993.

Alexandre. Fait par la même équipe que *Gaie France Magazine*, a constitué les numéros 17 et 18 de la série GFM.

Jimmy. *Die Zeitschrift für Pädophilie*. Revue pédophile allemande. A vécu cinq ans de 1988 à 1992 et connu 20 numéros.

Paidika. *The Journal of Paedophilia*. Revue de niveau universitaire éditée par Joseph Geraci et Donald H. Mader. A connu 12 numéros sur la période 1987-1995. L'intégralité se trouve sur le site de Gerald Jones.

<http://exitinterview.biz/rarities/paidfull.htm>

Palæstre. Revue consacrée à l'éros garçonnier, n'a connu qu'un seul numéro de 228 pages, publié au premier trimestre de 1994. Le premier numéro portait cet épigraphe de Montherlant : « Les Routes du Saint Ordre mâle ».

Koinos Magazine. Créée en 1992, revue bilingue (allemand/anglais) éditée aux Pays-Bas, existe toujours aujourd'hui.

<http://www.amikejo.org>

Newsletter of the Abu Nuwas Society. Édité comme son titre l'indique par l'Abu Nuwas Society (Ed. Maarten Schild. Utrecht) en 1994. Numéro unique de cette revue néerlandaise consacré à la sexualité et en particulier à la pädérastie dans les pays musulmans.

Gayme Magazine. Revue culturelle publiée à partir de 1993 par l'association américaine NAMBLA (North American Man/Boy Love Association). Parmi les collaborateurs a figuré l'anarchiste américain Hakim Bey (Peter Lamborn Wilson). La revue a été interdite en 1996 pour publication de photos pornographiques de garçons mineurs.

Destroyer. Revue trimestrielle de langue anglaise éditée par un Suédois (Karl Andersson) en Tchéquie, *Destroyer* est consacrée à la beauté de l'adolescent ; elle est donc particulièrement riche en photos. Premier numéro paru en mai 2006.

<http://destroyerjournal.com/index.html>

Thymos. Journal of Boyhood Studies. Deux numéros de cette revue américaine (avec comité de lecture) consacrée au garçon, ont paru en 2007.

Le numéro de printemps 2008 a déjà paru.

<http://www.boyhoodstudies.com/thymos.htm>

Publié par Men's Studies Press, Harriman (TN).

<http://www.mensstudies.com/content/120393/>

**« Il n'est pas nécessaire
d'espérer pour
entreprendre, ni de réussir
pour persévérer. »**

Guillaume I^{er} d'Orange-Nassau,
Stathouder de Hollande ■

Un jour à la plage

Le grand roman-photos de l'été !

Ce texte est la reprise, mise en forme, d'un exercice de style auxquels se sont livrés au mois d'août dernier Frederik, Athos, Gulp et Alto, sur le Bistrot de la Rue des Garçons. Le texte fourmille de clefs et fines allusions à des posters où événements qui se sont déroulés à l'époque au Bistrot. Une sorte de jeu de piste déjanté et délirant...



9 heures 30

– Ah, nous v'là arrivés ! Tout le monde descend du car ! Dis donc Alto, c'est quoi ce slip de bain sur ta tête ?? Et cette bouée ? Oui ton « canard », si tu préfères. Hein ? Pour aller faire trempette ? Eh ben tu perds pas de temps ! Dis donc, Alto ? Il y a des âmes sensibles ici. T'as vu ta « montgolfière » ?? Tu veux nous les faire fuir ou quoi ? Regarde-nous. Regarde Julien, Buzz, Abdelwalad et les autres ! Des corps d'éphèbes. Et de superbes courbes toutes de

marbre sculptées. Et toi, avec ton canard !! Quoi ? Pour mieux te fondre dans la masse ?? Hmm... Et pourquoi pas un masque et un tuba !! Bon... Récapitulons. Car je vous le rappelle, Messieurs, cette journée de vacances doit être un grand souvenir pour nos petits ! Alto, donc, tu t'occupes du petit bain. Mais si, t'auras pieds ! Julien, tu t'occupes du parking ok ? Oui je sais, les stakes sont plus nombreux que prévus. Et les rollers ont commencé à attaquer la dune.

– Tiens au fait, en parlant de « petit » ? Abdelwalad ? C'est pas toi qui ce matin devait garder un œil sur Farid ? Ouais ben y vient de me dire qu'il ne retrouve pas son maillot de bain sous le siège du car... « Un œil » qu'on avait dit, pas systématiquement une main !!! Et tu nous expliqueras pourquoi il a du l'enlever... Comment ça sur la tête d'Alto ? Je vois que vous êtes pas ennuyés pendant le trajet... Buzz ? Tu filtres bien les entrées ? Oui oui, pas de mémés et autres ovnis en perdition. Que des garçons ! On a réservé la plage pour nous tous seuls, hein...

– Bon ben moi je m'en vais surveiller les ados. Tu viens Athos ?

– Oui ? Les garçons ?? Si je sais où est Gulp ? Euh, non. Pourquoi ? Les leçons de plongeur ? Il vous avait dit de l'attendre ici ? Bah, il ne devrait plus tarder alors. Ah ben tiens, le voilà justement. G... ?? Euh, c'est quoi ce délire et tu fichais quoi avec ces trois-là ? Le plus petit qui rit comme un âne, le second qui se renoue la lanière du slip, et le dernier qui, lui, termine de se renfiler carrément son maillot de bain ! Bravo, à treize ans ! Quoi ? Vous « visionniez » la vidéo de Thomas Daley ? Celle que t'avais mise sur RdG ? Ouais ouais... Bon ben Gulp, t'as deux nouveaux « clients ». Si j'ose dire, ça t'en fait cinq au plongeur...

– Ah Alto ! Alors, ce petit bain ? Génial ? Quoi ? Ils t'ont fauchés ton tuba ? Ah les petits sacripans. Bah, il te reste ta bouée et tes palmes. Tiens ? Y'a Buzz qui se ramène.

– Eh les gars, vous savez quoi ??

– Oui, enfin non...

– Je viens de me payer un groupe de filles. A l'accueil. Ouais ben dites donc, fallait se les farcir !

– Eh ?? Mais tu ne les as pas laissé rentrer tout de même !!

– Mais nooonnn. Je leur ai juste lu le « f » de l'abécédaire de notre homme à la bouée ! Vous auriez vu comme elles ont gueulé !!!

10 heures

– Mais c'est quoi ce souk à la fin ? Et pourquoi tu chouines, toi d'abord ?

– C'est lui, là ! L'autre, là !

– Qu'est-ce qu'il y a ? D'abord on dit pas « l'autre » et on montre pas du doigt ! Et il a un nom, le Monsieur !

– Ben c'est Child, là !

– Je sais que c'est Child, mais qu'est-ce qu'y t'a fait ?

– Ben rien justement... Il veut pas que j'aille avec eux...

– Qui ça « eux », je comprends rien !

– Ben mon grand frère et lui !

– Oui, ben ça arrive, hein... Ici, à Pédoplage, on est tous libres. Tu connais les règles, non ?

– Voui. Y'a pas de filles !

– Et pourquoi ?

– Ben ça sert à rien et elles font que des histoires et gnangnagna et gnangnagna...

– Et quoi encore ?

– Ben chacun il va avec qui c'est qui veut, si qu'y veut bien !

– Bon, disons que pour l'idée c'est ça, pour la formulation on reverra plus tard... Eh dis-donc, Child, viens voir ici, une seconde...

– Ouais ?

– Tu pourrais pas emmener le petit Josué avec toi, non ? J'ai déjà Mimi qui m'a casé Lulu qui veut apprendre à faire la planche, Buzz qui m'a laissé son chat qui ne rêve que de bouffer le serpent du petit Farid dont Abdelwalad semble s'être séparé, va savoir pourquoi... L'après-midi est déjà chargée, tu comprends, et je suis sensé être en vacances, moi aussi...

– Mais tu sais bien que Josué, c'est pas ma tranche d'âge ! Et puis je partais dans les dunes, là, avec son frère, pour faire des photos...

– Ah bon... Dis donc Child, tu te fous pas de ma gueule ?

– Euh, non, pourquoi ?

– Je sais pas, je suis p'têt un peu dépassé, mais de mon temps, quand on allait faire des photos, on prenait un appareil...

– L'appareil ? Ah, oui, euh, ben en fait, là, on allait d'abord faire les repérages...

– Je vois. Dans le « plus simple appareil » ? Et pour les « repérages » c'est pas possible avec Josué ?

– Ben, non, tu comprends, la photo c'est un art. Si tu veux pénétrer dans la profondeur du sujet, c'est forcément un moment d'intimité, tu comprends...

– Je comprends très-très-très bien. Allez casse-toi. J'm'occupe du lardon... Dis, Josué, t'as pas trouvé quelqu'un qu'ait envie de passer l'après-midi avec toi ? Mignon comme tu es ?

– Ben non, j'suis arrivé que c'matin... Y'a juste Frederik, mais il est chiant, il veut toujours que je mette un slip qui colle et y raconte des histoires chelou qu'il va m'emmener dans son Palais et tout et tout...

– Oui, je sais, il est là-dedans en ce moment...

– Et puis y'a Alex, mais il veut pas qu'j'me lave et il arrête pas de me renifler les doigts de pieds !

– Ah, oui, je vois... Bon, mais t'inquiète pas, t'es mignon comme un coeur, tu trouveras bien un grand pour s'occuper de toi !

12 heures 30

– Encore en train de pleurnicher Josué ? Quelqu'un t'a fait des misères ? C'est Stéphan Dithy ? Je l'ai vu bavarder avec toi tout à l'heure, il a pas été gentil ?

– Si, il m'a récité une poésie vachement longue... mais j'ai rien compris.

– C'est gênant, mais ce n'est pas une raison pour pleurer.

– Ouais, mais après y a Mimi qui est arrivé et il a dit que lui aussi il en connaissait une, de poésie. La sienne était pas longue mais dedans y avait un gros mot qu'il faut pas dire, ça commence par cou... et on en a deux.

– Ça commence par cou... et on en a deux ? Ben c'est des « Coudes » ! Elle est dure ta devinette !

– T'es nul Athos ! Et en plus Mimi, il m'a traité.

– C'est pas possible !

– J'te jure, il m'a dit « petite fripouille », et il voulait me faire goûter une grosse andouille. D'abord j'aime pas ça, l'andouille. Même que Stéphan Dithy il était pas content, il a dit que c'était pas de la poésie, celle de Mimi.

– Querelle de poètes.

– Et puis après y a Julien qui voulait m'emmener dans sa voiture voir un film de bande. Tu vois, lui aussi il dit des gros mots parce

que l'autre jour on s'amusait à se faire des chatouilles dans la baignoire avec mon frère, il m'a dit : « Regarde comme je bande ! » Juste à ce moment Maman est arrivée et elle lui a collé une baffe.

– Ça ne m'étonne pas de Julien. Mais dis-moi Josué, tu ne saurais pas où est ton grand frère de 13 ans, celui qui était allé faire des photos avec Child hier ?

– Snif, snif.

– Ah non ! Ne recommence pas à pleurer !

– C'est qu'il est parti avec Frederik, et Frederik il a dit qu'il allait lui raconter des histoires. J'aime bien les histoires et je voulais aller avec eux, mais Frederik il m'a dit de revenir dans trois ans parce qu'il aime pas les lardons.

– Toi tu n'aimes pas l'andouille, chacun ses goûts. Et puis tu sais, les histoires de Frederik sont très longues et elles ne se terminent jamais, tu aurais été déçu de ne pas savoir la fin de l'histoire... Il y a Alto qui aime bien les petits garçons, il ne t'a pas consolé ?

– Il voulait me prêter son canard... enfin sa bouée, mais y a l'Élu qui s'est ramené, pas content du tout, et il m'a dit de retourner sur la plage faire des pâtés de sable avec mon petit seau. Comme si que j'étais un bébé !

– Quand on parle du loup, on en voit la queue. Façon de parler, parce que c'est une plage décente, Pédoplage.

– Ah, l'Élu ! C'est pas le canard d'Alto que t'as à la main ?

– Tiens Josué, je te le prête.

– J'en veux pas de ta bouée de bébé, Athos va m'apprendre à jouer au sous-marin, nananère !

– Je peux jouer avec vous ?

– Il faut savoir faire du sous l'eau... et puis Athos a dit que ça se joue rien qu'à deux, t'as qu'à dire à Alto qu'il t'apprenne.

14 heures

– Bon, on est d'accord sur l'idée ?

– Ben je trouve ça bien, moi !

– M'ouais, sauf que...

– Sauf ?

– Et si certains refusent ???!

– Bon, on va pas rester deux heures à se triturer les méninges...

– De toutes façons, c'est nul votre truc !

– Yann ?

- Ouais c'est nul !! Trop pas que ça s'fait !
- Bon ? On décide quoi alors ??
- Donc, si je récapitule, Athos, tu dis que pour faire les équipes de beach volley, y'a pas d'autre solution que de leur demander de nous montrer s'ils ont des poils ou non ? C'est ça ?? Bon, je propose qu'on vote.
- Ouais ben c'est nul votre truc ! Vous êtes tous d'accord parce que vous avez envie de voir leur machin, c'est tout !.
- Allez, ceux qui sont pour...
- Euh...
- Quoi encore, Mimi ?
- Ben...
- Ben quoi ?? Vas-y, accouche !
- Ben... Pour voir... Comment qu'on...
- Qu'on va faire ? Eh oh, c'est déjà assez compliqué comme ça. Alors pour la logistique, là c'est l'affaire d'Athos. Pas vrai Athos ?
- Pour ? Cinq. Contre ? Non Yann tu votes pas. Pourquoi ?? Parce que !! Contre ? Personne ? S'abstient ? Un. Ok, la motion est adoptée.

15 heures

- « Beach volley », « beach volley »... non mais j'y crois pas... Me faire ça à moi, à mon âge... Y yoyotte de la touffe le Fredo ! Au moins, c'est pas la galère pour les équipes. Deux fois deux, je sais, j'ai regardé sur internet. J'ten foutrais du « beach volley ». Peuvent pas jouer au foot comme tout le monde ? Bon, les quatre premiers qui passent sont volontaires.
- Ah !
- Josué ! Viens voir deux secondes !
- Ouais ?
- Tu sais jouer au « beach volley » ?
- J'sais pas mais y'a Malcolm y fait rien qu'à m'traiter de bitch boy !
- Bon, ben ça ira, tu restes là ! Il est où ton frère ?
- Il est encore avec Child qui lui apprend à jouer au « strip-poker » !
- Attend, ôtes-moi un doute, il était habillé comment ?
- Ben en maillot de bain, on est pas à la neige !

– Ben ça va être rapide comme partie ! Efficace le Child ! Bon, va me le chercher ! Et mets-toi en tenue pour jouer au « beach volley »...

– C'est comment ?

– Est-ce que je sais, moi ? T'imagines, c'est tout et tu rappliques avec ton frère!...

– Eh, Lulu et Farid, vous faites quoi tous les deux, là ?

– On cherche mon serpent...

– Ouais, ben pour chercher un serpent on est pas absolument obligé d'avoir la main dans le maillot de bain... Surtout quand c'est pas le sien...

– T'es con, c'est autre chose !

– J'peux savoir ?

– Ben, c'est Lulu...

– Eh, t'es gonflé, c'est toi qui l'a dit le premier !

– Dis quoi tous les deux, là ?

– C'est Farid, il m'a montré une photo où qu'il est de dos, tout nu, avec son serpent. Il dit que le serpent il peut pas le mordre parce que il fait que regarder son zizi qu'est tout dur ! C'est un truc de sorcier : la braguette magique qu'il appelle ça... Il est Hynoptisé ! Alors on essaie !

– Bon, je vois le genre... Z'êtes réquisitionnés pour une partie de « beach volley ». Une idée à Fred, me demandez pas comment ça se joue, ni quelle est la tenue, z'avez cinq minutes pour rappliquer en tenue, sur la plage... Allez ouste...

...

– Non mais c'est quoi c'tarmée de pouilleux ? C'est ça que vous appelez une tenue de « beach volley » ?

– Ben on savait pas alors on a demandé aux grands...

– Déjà, Pablo, je pourrais savoir ce que tu fous à poil ?

– Ben c'est Child !

– Qu'est-ce qu'il a fait encore ?

– Ben y m'a gagné mon maillot au strip-poker ! J'en avais qu'un...

– Ah, c'est vrai, j'avais oublié... Remarque, « à poil », c'est une expression, parce que de ce côté là...

– Eh dis-donc, j'en ai des poils !

– Sur la tête, mais...

– Eh ben regarde mieux ! Là, avec quoi je tire ? Touche ! Oui, tu vois ? Mais tire pas ! T'as pas intérêt à arracher ! Tu vois que c'est des poils, même que Josué il en a pas, hein ?

– Voui ! C'est vrai que mon frère qu'il a des poils depuis Noël. Même que ça chatouille la lèvre...

– Pardon ?

– Mais putain, tu vas la fermer ! Il est con ce gosse !

– Tu viendras me voir tout à l'heure Pablo, à ma tente, on aura une petite discussion... Viens voir ici Josué. C'est ça ta tenue ?

– Voui ! C'est Frederik qui m'a dit « Mets ça, ça va exciter ce vieux cochon d'Alto ! »

– Ok, je note... Revenons-en à ta tenue. Tu l'as piqué à qui ce caleçon ?

– Au gros Malcolm !

– Montre voir un truc, là. Saute deux trois fois, ouais. Parfait, le caleçon aux genoux, les roubignoles à l'air libre, et un p'tit cul à se damner... Il a raison Frederik, je vais avoir du mal à arbitrer... En tout cas c'est clair, pas un poil à l'horizon pour faire de l'ombre au tableau... Bon Farid, là, tu m'expliques, s'il te plaît. Parce que la panoplie scout par quarante à l'ombre pour jouer au « beach volley », j'ai du mal...

– Ben c'est Athos, il m'a dit que la tenue scout ça allait pour tout...

– Bon, ben on va allèger, hein... Déjà, vire moi le chapeau et le short. Ah, bravo ! Rien sous le short ! Et Monsieur exhibe son intimité comme ça...

– Ben c'est toi qui m'a dit de l'enlever !

– J'croisais que t'avais un slip !

– C'est Athos, y m'a dit qu'il valait mieux que non, que comme ça par les jambes du short, ça aéraït les couilles et que...

– Oui, bon ça va, y'a des petits ici...

– Ze sais ce que c'est couilles, moi...

– C'est bon Josué et toi Farid, remonte ton short, on a tous vus que t'avais une jolie touffe de poils, au moins on est fixés...

– Eh, j'en ai plus que lui !

– Lulu, maintenant que t'en parles, c'est vrai qu'on peut pas le nier ! Parce que dans le genre minimaliste, j'avais pas encore vu un truc pareil chez un garçon !

– C'est moi que z'y ai prêté !

– Quoi, Lulu, t'as mis un slip à Josué ? Mais il a six ans de moins que toi !

– Mais c'est Fred ! C'est lui qui m'a dit ! Qu'il fallait que j'le fasse !

– Ouais ben je suis désolé, mais tu ressembles à rien d'autre qu'à une vieille pute là... Vu de devant y'a qu'un triangle avec des poils

qui dépassent. Même blonds, ils se voient. Et derrière, t'as tout le tissu qui te rentre dans le cul, on dirait que t'as un string !

– Eh, t'as intérêt à le laver mon slip, hein ! J'veux pas d'un slip qui pue du string !

– Bon, là on arrête le cinéma. Tous à vos piaules et vous me mettez un maillot de bain. Z'avez cinq minutes pour revenir !

– Putain, il est où Child ?

– Ah, pis les équipes, ce sera un poilu et un sans poil. Ce qui fera Lulu et Josué contre Farid et Pablo !

– Mais puisque je te dis que j'en ai des poils !

16 heures

– Je déclare la session ouverte.

– Tu ferais mieux de la fermer, Frederik. Pas de baratin, des actes !

– En ce qui concerne les baignades, je me propose pour les surveiller. Sans fausse modestie, je crois être le plus qualifié car chez les scouts j'ai tout de même terminé chef de patrouille.

– ET c'était quoi ton totem chez les scouts, Athos ?

– « Poignet Sauvage » !

– Tu veux dire « Poney », je suppose ?

– Nananan, « Poignet », j'étais réputé pour la vivacité de mon coup de poignet...

– T'as vu ta bouille,

Chef de patrouille

De mes couilles ?

– Allons bon, ça recommence ! Et ça tourne à l'obsession. Mimi, tu carbures toujours à l'armagnac ? On apprécie beaucoup ta poésie mais tu es hors sujet.

– Poète de mes deux ! C'est inadmissible, sortez-le !

– N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

Pour ouïr devant moi un bien piteux Mimi

Fair' de la poésie cette caricature

Et de tous les pédos proclamer l'inculture ?

– Héééé, stephan Dithy, Tu sais ce qu'il te dit le piteux Mimi ?

– Allons, allons ! Pas de querelles de personnes s'il vous plaît. N'oubliez pas que nous sommes une bande...

– Ras-le-bol, Frederik avec tes bandes !

– Tu vas pas remettre ça !

– Obsédé !

- Y fait que de dire des gros mots çui-là !
- T'es inculte, Josué !
- Et y continue ! Y me traite, en plus !
- Comment, Filboy ?
- Une suggestion pour protéger les petits petons de nos garçons : je propose que les sandales plastiques soient obligatoires. Et puis c'est mignon.
- C'est moche !
- C'est ringard !
- C'est bon les Garçons, on vous a pas demandé votre avis ! Je ne vous cache pas que je suis satisfait de la tournure que prend cette réunion, mais elle pourrait être encore plus productive. À ce propos je voulais vous raconter une petite histoire...
- Ah non ! Pitié !
- On n'est pas sortis de l'auberge !
- On va pas y passer la nuit !
- Tout, mais pas ça !
- Nous, On veut se baigner !
- A l'eau !
- Tout le monde à poil !
- Qui c'est qu'à balancé la tomate, là ???
- Aïe !
- Et toi, prend ça !
- Stop ! On est pas sur LG, ici !
- Zé plein de pépins de tomates, tu peux me les enlever Frederik ?
- Ouais...
- Nan, pas quand ça ! Zavec la bouche !
- Eh, Josué, t'abuses pas un peu, là, non ? Pis t'en as combien, là ???
- Zen ai plein parceque tu te cachais derrière moi; Dis, tu les comptes ?
- Tssp 1, tssp 2, tssp 3...
- T'as un joli grain de peau Josué !
- C'est l'Armagnac qui te rend spirituel, Mimi ?

« Chpweuhhh »

Venue d'on ne sait où, une tomate rescapée du massacre précédent vient de se loger juste sur le côté gauche de la mâchoire de MIMI qui s'étale sur le sable. Péniblement, il tente de se relever en cherchant parmi les garçons hilares, l'auteur de cette attaque.

S'étant redressé, il chasse d'un revers de la main les restes de la tomate lorsque « Chplatch ! » une seconde tomate vient le frapper juste de l'autre côté de la mâchoire. MIMI vacille mais ne tombe pas cette fois. Il a juste le temps de tourner la tête pour apercevoir une forme orange se cacher derrière un des palmiers.

– Heptoalaba ! Sors de ta cachette que je vois à qui j'ai affaire.

– « C'était uneuh soirée à Pékin ! Ou se retrouvaient de vieux copains... »

– Tom, tu répèteras plus tard, viens par ici que je te présente à ta victime et aux autres bogosses de la plage !

Une tomate à la main, vêtu d'un petit bermuda blanc et d'un polo orange, un jeune garçon à la peau légèrement halée s'avance au milieu du cercle qu'avaient formé inconsciemment les garçons. Il fit un tour sur lui même pour regarder chacun d'entre eux, passant devant Josué dont la peau était maintenant presque débarrassée des grains.

– tssp hhh hhh 456, hh hhh tssp 457...

Il s'arrêta devant MIMI. Ce dernier le détaillait maintenant du regard en partant de ses pieds nus remontant jusqu'à son visage en s'attardant sur ses yeux sombres mais rieurs et sa chevelure noire légèrement ondulée. Un sourire illumina en un instant le visage de Thomas.

– Les seuls jeux de mots pourris que je tolère, c'est ceux de Gulp. Désolé mec.

16 h 30

– Assimah ? Tu t'appelles Assimah ?!!!!

– Ben ouais. Pourquoi ??

– Hein ? Euh... Et Alto alors ? Tu le connais ?

– Ben ouais. Même que c'est lui qui m'a dit que c'était ici. Que c'était ici la plage. Il est où ?

– Alto ? Bah, pas difficile à trouver. Tu vois le cachalot là bas ? Si si, celui qui fait la planche. Enfin, quand je dis « la planche »...

Avec dix centimètres d'eau ! Tu vois ? Dans le petit bain. Avec le masque et le tuba.

– Ah ouais je le vois. Y sait toujours pas nager ??

– Ben... On essaye de lui apprendre mais tu sais...

– Même dans la baignoire il met une bouée !

– Ah ben dis donc, je vois que tu le connais bien !!

– Bon eh bien je te laisse aller le voir si tu veux car moi j'ai à faire.

– Ah Mimi ! Ça marche toujours pour nous déclamer quelques uns de tes poèmes ce soir à la veillée ? Hein ? Stephan Dithy ??

Euh, je sais pas. Peut-être oui. Mais c'est pas grave. Chacun vous nous ferez profiter de quelques uns de vos poèmes. Hein ?? Ah non, vous allez pas remettre ça !! Vous n'êtes plus des gosses tout de même. Pire que Josué et Pablo quand ces deux là s'engueulent !! Non mais je vous dis.

– Ah ben tiens, quand on parle du loup... Pablo. Ca a pas l'air d'aller ? Qu'est-ce qui se passe ??

– C'est qui le chef ici ??

– Le chef ? Euh... Ben en fait, y'en a pas. Pourquoi ?

– Mais c'est l'autre là !

– Qui ça ??

– Mais lui là bas !!

– Qui ? Alto ??

– Mais ouais ! Il fait rien qu'à dire que j'ai pas de poils !!

– Ah ?

– Ben quand même !! Et ça c'est quoi ??

– Des poils !

– Ah tu vois !

– Ouais ben c'est peut-être pas la peine de garder non plus ton maillot baissé pour ça ?

– Mais c'est pour montrer !! D'à cause que l'autre là...

– Oui oui ça j'avais compris. Bon ? Et maintenant ? On fait une annonce ?? C'est ça ?

– Comment ça ?

– Ben... Le haut parleur ?

– Hé mais t'es ouf toi ! Hé mais vous êtes tous que des oufs ici !! Que mes poils que maintenant qu'on va aller le dire à tout le monde !! Ouais ben moi, je vais voir Yann !!!

– Yann ?

– Ah ben tiens, c'est la meilleure celle là ! J'aurais loupé un épisode vous croyez ??

17 heures 00

- Alto, ze m’ennuie !
- Comment ça Josué ? T’es au bord de la mer, il fait beau, t’as des copains et tu t’ennuies ?
- Z’ai pas de copain !
- Et Farid ? Z’étiez pas ensemble tout à l’heure ?
- Farid, c’est plus mon copain !
- Ah ?
- Y fait rien qu’à mentir !
- Ouais... Tu me fatigues un peu tu sais... Vos histoires de gosses...
- Et en plus, à cause de lui, j’ai mal au zizi !
- hein ???
- Vouï !
- Raconte un peu là...
- Ben c’est Farid et Pablo. Pablo y veut jamais que ze zoue avec eux ! Alors, moi, ze les suis et z’écoute tout ce qu’y disent, en cazette !
- En cazette ???
- Nan, en cazette ! T’es sourd ou quoi ?
- Eh ho, du calme ! Et le rapport avec ton zizi ?
- Ben tout à l’heure, à la zieste, z’ai fait semblant que j’dormais. Mais ze les écoutais....
- Et alors ?
- Ben, y z’étaient tout nus tous les deux, et y faisaient rien qu’à se tripoter le zizi !
- Tu veux dire, chacun le sien ?
- Ouais pis après chacun celui d’à l’autre !
- Ah...
- Et pis y’a Pablo il a demandé à Farid s’il s’était déjà tapé une moule avec son zizi !
- Joli langage !
- Et Farid, il a dit oui ! Et Pablo il a dit c’était comment ? Et Farid il a dit c’était trop top génial. Et que c’était super chaud et que ça le faisait trop !
- A mon avis, y’s’vante un peu...
- Et pis pablo il a dit comme ça « Faut que tu me rendes un service ! Et j’tu donne tous mes desserts de la semaine ! ».
- C’était quoi le service ?

– Ze sais pas. Qu’il l’a dit à l’oreille et Farid il a rigolé... Et puis Farid il est allé chercher des ciseaux et il a coupé des poils de son zizi. Et Pablo il a pris la colle pour les rustines et il a collé les poils à Farid sur son zizi... Et pis il a dit : « J’vais voir Frederik, bigleux comme il est y verra que du feu ! ».

– Il est con c’gamin ! Faudrait lui dire qu’il est tellement plus mignon sans poils...

– Comme moi ?

– Oui-Oui, t’es mignon...

– Mignon comment ?

– J’sais pas moi, mignon...

– Mignon comme-ci comme-ça, ou mignon de faire des bisous ?

– Ou là, j’sens qu’on va glisser, là... On va p’t’être arrêter là !

– Parce que moi, si tu veux, ze veux bien faire des bisous avec toi ! Des bisous de grands !

– Top, on arrête là... Et au fait, j’ai pas compris, c’est quoi le rapport avec le fait que t’as mal au zizi ?

– Ben z’ai essayé...

– Essayé quoi ?

– Ben la moule !

– ... ???

– Ben oui, ze zuis allé dans les rochers, z’ai mis mon zizi dans une moule qu’était ouverte...

– ... ???

– D’abord c’est tout froid et en plus elle s’est refermée et ça m’a pincé très fort le zizi !

– Non mais, ça va pas bien, non ? Montre-moi ça ! Eh, dis-donc, t’es pas obligé d’enlever complètement le maillot, ton zizi il te descend pas jusqu’aux chevilles ! Ah oui, c’est vrai, tu t’es bien fait pincer ! File voir Mimi à l’infirmierie, il va te désinfecter ! Mais pas à l’Armagnac, hein, dis-lui bien !

17 heures 30

– Julien ? Tu pleures ?? Pourquoi tu restes tout seul ?

– T’as pas lu les journaux ??

– Si.

– Et à toi, ça te fait rien ? ? ! !

– Tu veux parler de Duvert ?

– Putain moi ça m’écoeure !

- Julien...
- T'as vu comment il a fini ?? Tout seul ! Comme un paria ! Comme une bête.
- Peut-être qu'il avait choisi...
- Ouais bien sûr. Et au moins comme ça, ça déculpabilise ! Putain mais on est quoi pour qu'on nous traite comme ça ?? Des monstres ? Des pestiférés ?? Des...
- Julien ?
- Quoi ?
- Regarde-les... Regarde-les « nos » garçons. Tu crois que c'est ce qu'ils pensent quand ils sont avec toi ?
- Mais eux, c'est pas pareil...
- Si Julien. « Eux » c'était sa vie. Et si tu restes comme ça, je suis sûr que d'où il est maintenant, lui ne peut que te dire qu'il faut que tu te ressaisisses. Que tu reprennes la vie. La nôtre. La sienne. La leur... Regarde-le notre Josué. Heureux comme un poisson dans l'eau à faire ses conneries avec Alto. Et Pablo ? Notre fausse grande gueule ?? Regarde comme il s'entend à merveille avec Farid et le petit Lulu. Et Thomas ? Notre farceur de service... Allez Julien, reprends toi. Et continue de prendre goût à la vie.
- Salut Tony...

17 heures 45

- Dis, Julien, tu veux pas me faire un déguisement de pirate ? Ze vais zouer aux pirates avec Maxime !
- T'es mignon, mon p'tit Josué, mais j'ai pas trop envie de m'amuser aujourd'hui...
- Ah... T'es malade ?
- Non, disons que j'ai mal au cœur...
- Tu vas vomir ?
- Nan... Mal au cœur, c'est une expression pour dire qu'on est triste.
- T'es triste de quoi ?
- Parce que quelqu'un que j'aimais beaucoup est mort...
- Un copain ?
- Non, je l'avais jamais vu...
- Pourquoi t'es triste alors si tu le connaissais même pas ?
- Je connaissais ses livres. C'est quelqu'un qui écrivait des livres.
- Ah bon. Comme celui qui z'écrit Titeuf ?

- Oui, si tu veux...
- Moi, si celui qui écrit Titeuf y s'rait mort ze s'rais triste aussi, parce qu'y aurait plus de Titeuf...
- Tu es gentil mon p'tit Josué...
- Tu veux venir sur mes genoux ?
- Pardon ?
- Ben oui, quand ze zuis triste, ben mon Papa y me prend sur ses genoux !
- Je vais t'écraser, mon p'tit Josué, viens plutôt sur les miens...
Oui, comme ça, avec ta tête au creux de mon menton...
- Z'entends ton cœur !
- Tu le réchauffes, surtout...
- T'es toujours triste ?
- Ca va passer t'inquiète pas mon bonhomme...
- Il écrivait quoi, comme histoires ?
- Des histoires pour les grands, où il y avait plein de Garçons.
- Il aimait bien les Garçons ?
- Oui, les Garçons, c'était toute sa vie...
- Plus que toi ?
- Je sais pas, mon p'tit Josué, mais il l'écrivait et c'était merveilleux à lire...
- Moi, j'aime bien quand tu me regardes !
- Ah bon ?
- Y'a que toi qui me regarde comme ça... J'me sens beau quand tu me regardes.
- Merci mon p'tit Josué. Allez, on va te faire un super costume de pirate ! Ton Maxime à côté, il va ressembler à rien !

20 heures 30

- Bon, ça y est, Tout le monde est dans le car ? On oublie personne ? Bon, Buzz, tu peux remettre en route. Alors, les mioches, vous avez passé une bonne journée ?
- Ouiiiiii !!!!
- Eh, dis-donc, Lulu, j'aimerais que tu t'asseyes, on roule, maintenant...
- Béh, j'peux pas !
- Hein ?
- A cause du coup de soleil...

- Montre ça, enlève ta chemise ! Ouais, ben t’as pas le moindre coup de soleil, alors, tu t’assieds !
- Mais c’est pas là, les coups de soleil !
- ??!
- Attends je vais te dire à l’oreille...
- ...
- Un coup de soleil sur les fesses et les couilles ??!
- Ah ben t’es discret, toi !
- Ze peux voir ?
- Non, Josué, tu restes à ta place !
- Et une Merguez grillée, une !
- Farid, c’est bon, tu te calmes ! Et t’as dit quoi, là Pablo ?
- Rien-rien...
- Il a dit Zeu de fessée, zeu de pédé !
- Tu vas te taire, sale petit mouchard !
- Aïe !
- Pablo, tu laisses ton frère s’il te plaît ! Et toi Lulu, c’est quoi cette histoire de fessées ?
- Ehhh, y’a pas eu de fessée, c’est des conneries de Pablo !
- Je veux bien, mais alors tu m’expliques comment t’as pu prendre un coup de soleil rien que sur les fesses et la bite, parce que, je sais pas si t’es au courant mais, généralement, à la plage, c’est plutôt l’inverse... Déjà j’aimerais voir l’étendue des dégats...
- Ehhh, j’vais pas me désaper devant les autres, là !
- Moi, Alto, ze veux bien te montrer mon zizi et mes fesses...
- Bon, euh, Josué, là, tu deviens limite collant, tu sais. Frederik, tu pourrais pas t’occuper un peu de Josué ? C’est pas ta tranche d’âge ? Ben, oui, justement, pourquoi tu crois que c’est à toi que je demande ? Toi, Lulu, viens voir au fond du car. Allez, écarte l’élastique que je jette un coup d’œil... Je vois rien, là...
- Mais je peux pas plus, ça fait mal !
- Bon, ben enlève-le complètement... Et toi, là, Josué, tu regardes devant toi ! Et, mais je rêve, là ou quoi ??! Abdel et Farid, ça va, là on prend du bon temps ?
- Ben quoi, c’est mon serpent, là, il en avait marre d’être enfermé !
- Ah, c’est ton serpent ? Excuse-moi, mais de loin, là, comme ça, sur les genoux d’Abdelwalad, j’ai cru, une seconde...
- T’as cru quoi ? T’es vraiment obsédé, mon pauvre Alto.

– Bon, ça va, l’incident est clos... Alors, Lulu, voyons ce Coup de soleil. Oh, Merde ! t’es vraiment cramé... Mais comment t’as fait ton compte ?

– Ben c’est les deux, là...

– Qui ça ?

– Ben Athos et Gulp !

– J’aimerais bien une petite explication ! Mais bon, déjà, au plus pressé. Mimi, s’il te plaît, prends la trousse à pharmacie qu’est sous le siège. Dedans, tu vas trouver une pommade « Spéciale coup de soleil ». Tu vas l’en tartiner généreusement, faut que ça rentre bien dans la peau. Qu’est-ce qu’il y a Josué ? Nan, tu peux pas « mettre de la crème sur la bite et les fesses de Lulu », comme tu dis. C’est à Mimi que j’ai demandé ! Et pendant ce temps, j’aimerais bien entendre Athos et Gulp... J’y crois pas, ils dorment ! Vous me prenez pour un con ?

– Non-non, je dors pas, je fermais juste un peu les yeux...

– Alors tu m’expliques comment t’as réussi à mettre Lulu dans cet état ?

– C’est une conséquence aussi malheureuse qu’innatendue...

– Mais encore ? T’as décidé de jouer la montre ?

– Eh, ho, là c’est bon là, le doigt !

– Qu’est-ce qui se passe, Mimi et Lulu ?

– C’est rien, c’est rien, je mettais de la pommade sur les fesses, c’est un peu glissant, y’a eu une secousse du car et mon doigt a un peu glissé...

– Un peu glissé, qu’y dit ! Un doigt direct dans le fion qu’y m’a mis, oui !

– Bon Mimi, tu calmes tes ardeurs, tu fais du médical, là... Bon, nous deux, là on revient à nos moutons. C’était quoi le plan ?

– Ben y’a Gulp, y m’a proposé de faire les photos...

– Quelles photos ?

– Ben pour mon bouquin...

– Ton bouquin sur le scoutisme ?

– Oui...

– Tu peux accélérer un peu, là, parce que j’ai du mal à faire le lien entre le scoutisme et l’état des fesses de Lulu...

– C’est pas compliqué, il m’a demandé d’illustrer en photo le chapitre 7.

– Et donc...

- Ben c’est le chapitre où le héros s’échappe en courant de la tente de l’Abbé Dugland, juste vêtu de sa chemisette, de son béret et de ses grosses chaussures...
- Et vous avez fait des photos de ça ?
- Eh, ho !
- Qu’est-ce qu’il y a Lulu, ça fait mal ?
- Ben c’est lui, là, il dit qu’y met de la crème, mais y fait rien qu’à me tripoter la teub !
- Bon, Mimi, on peut te lâcher deux secondes ?
- Attends, faudrait savoir ce que tu veux ! Pour mettre de la crème partout, faut bien que la peau soit tendue, non ?
- T’as vraiment réponse à tout, hein ? Mais dis-donc, Athos, c’est quoi le titre de ton bouquin ?
- En fait, j’hésite encore...
- Entre quoi et quoi, si c’est pas un secret ?
- Non-non, j’hésite entre « *Justin ou les infortunes du scoutisme* » et « *Les 120 jours sous la tente* »...
- Oui effectivement, je comprends mieux le scénario... Et ça rapporte tes bouquins ?
- Avec le dernier je me suis offert un petit studio à la Bastille. Un peu humide et sombre, mais bon, t’es tranquille...
- Bon, ben merci les enfants ! et bonne rentrée scolaire ! , , , , , , , ■

L'élève Dargelos...

L'élève Dargelos est un mythe
De mon enfance d'écolier.
Je le revois dans l'escalier,
En train de nous montrer sa bite.

Vraiment des choses qu'il faut
Faire il n'avait aucune idée,
Mais son sexe sans défaut
Effraye comme l'orchidée.

Ce sexe mou, sombre et lourd,
Il se relevait sur son ventre,
Écartait les cuisses. Entre
Montrait son cul de velours.

Nuit et velours, velours et herbe,
S'entrouvait un trou rosé,
Entre les cuisses superbes
Qu'il écartait d'un geste osé.

Puis il remballait sa bite
Dans le pantalon trop court
Où tant de beauté habite,
Et reluquait le tambour.

C'était un garçon de campagne
Chez lequel il aimait aller.
Il voulait que je l'accompagne
Pour se voir faire enculer.



On s'enfermait dans une chambre,
On s'appuyait contre le mur,
Et Dargeois faisait son membre
Devenir énorme et dur.

Il le mouillait de sa bouche
Lentement, amoureuxment,
Puis il lui criait : « Va, bouche
Le trou du cul de ton amant. »

Il disait des cochonneries,
Trouvant pour jouir, qu'il fallait
Qu'on en dise et que l'on crie
Jusqu'aux écluses de lait.

Jean Cocteau
(1889-1963)

CINÉMA

par Julien

LE FILM À L’AFFICHE

Khamsa

Sortie en salles (France) : 8 octobre 2008



À l’origine il y avait mon désir de réaliser un film sur des enfants délinquants.

Je souhaitais, naïvement, témoigner d'injustices sociales qui me scandalisaient. Je suis donc descendu sur le terrain, où j'ai passé deux années à observer des prisons, des foyers, des familles d'accueil, des juges pour enfants, des policiers, des éducateurs de rue, des pédopsychiatres, des jeunes mineurs prisonniers, etc.

Je me penchais avec sollicitude et une indulgente compréhension sur ces enfants criminels pour, sans me l'avouer, avoir droit à leur affection et leur gratitude. Ce premier travail a donné naissance à un scénario très documenté, mais qui, par le fait de mon volontarisme forcené à vouloir à tout prix défendre et absoudre ces enfants, donnait au projet une allure démonstrative et convenue.

Début juin 2006, je tombe sur le camp gitan de Mirabeau et sur la cité de Bassens, dans les quartiers sud de Marseille, où j'ai l'opportunité de faire la connaissance de plusieurs enfants (de 13 à 17 ans). Immédiatement, je suis séduit par leur puissance, leur force de vie et la saine révolte qui se dégage de tous ces gosses. Devant l'évidence, je décide de tout reprendre à zéro, de réécrire totalement une autre histoire sans chercher à démontrer ou à prouver quoi que ce soit.

Fort de cette nouvelle approche, je commence à passer du temps avec Tony, Coyote, Boyard et Rachitique. Ils me font découvrir les endroits où ils jouent aux cartes, où ils se baignent, où ils trouvent du cuivre. Je passe des jours et des nuits à les écouter, à les observer, puis à les photographier et à les filmer en vidéo.

Parallèlement je découvre des écrits de François Truffaut et Jean Genet, deux auteurs qui ont réfléchi, chacun avec son style et son talent, sur la problématique des enfants délinquants. Leurs réflexions et leurs pensées me guident et m'aident à trouver ma véritable intention :

« Nul besoin de grande tragédie sur l'enfance, les petits faits vrais suffisent et leur accumulation peut élaborer à elle seule le récit d'un film. »

« Il faut enchanter le réel, sans le trahir en l'édulcorant, le tirer malgré tout du côté du jeu ; vivre la vie comme une aventure. »

(François Truffaut)

« Ce qui les conduit au crime, c'est le sentiment romanesque, c'est-à-dire la projection de soi dans la plus magnifique, la plus audacieuse, enfin la plus périlleuse des vies. »

« Je leur demande de ne rougir jamais de ce qu'ils firent, de conserver en eux intacts la révolte qui les a faits si beaux. »

(Jean Genet)

Ma démarche de cinéaste est simple et essentiellement basée sur l'échange. Je fais un pas vers eux pour intégrer leurs expressions, leurs manières de penser, mais eux aussi doivent faire un travail vers moi pour prendre conscience de la spécificité de mon travail.

Une fois ce travail d'acclimatation réalisé, le tournage peut alors commencer.

Premier jour de tournage, Marco, acteur non professionnel. La chaîne en or lui a donné son surnom dans le film, *Khamsa, la main de Fatma*.

Karim Dridi (Réalisateur)

Affiche

http://www.allocine.fr/film/galerie/vignette_gen_cfilm=132305.html

Photo du groupe

<http://www.rue89.com/le-making-of-de-karim-dridi/karim-dridi-tient-la-chronique-du-tournage-de-khamsa-sur-rue89>

Afterschool

Sortie en salles : 1^{er} octobre 2008 (France)

Nouveau venu dans un prestigieux pensionnat de la Côte Est, le jeune Robert passe son temps libre à surfer sur Internet, à la recherche d'images violentes ou pornos. Intégrant l'atelier audiovisuel, il filme par hasard la mort tragique par overdose de deux étudiantes...

Miracle à Santa-Anna

Sortie en salles : 22 octobre 2008 (France)

Durant la Seconde Guerre mondiale, dans les montagnes toscanes, une escouade exclusivement composée de soldats noirs américains est encerclée dans un village italien.

Chop Shop

Sortie en salles : 22 octobre 2008 (France)

Alejandro a 12 ans. C'est un gamin des rues d'origine latino-américaine, un pré adolescent endurci et ambitieux. Il vit et travaille dans un garage dans un quartier surnommé « Le Triangle de Fer », au fin fond du Queens, la banlieue new-yorkaise. Alejandro passe ses journées à essayer de convaincre les clients de venir se fournir dans son garage plutôt que dans celui des concurrents. Il apprend aussi à repeindre et réparer les voitures. Il vit seul jusqu'à l'arrivée de sa soeur, Isamar, 16 ans, qui s'installe avec lui dans la petite pièce qu'il occupe dans les décombres du garage. Alejandro lui trouve un travail dans un snack installé dans un camion. De son côté, il économise pour s'acheter à son tour un véhicule et monter sa petite entreprise de restauration avec sa soeur. Quand leur rêve et même leur relation fraternelle sont menacés par la réalité qui les rattrape, les enfants vont être obligés de prendre des décisions que la plupart des adultes n'auraient pas à prendre.

Un conte d'été polonais

Sortie en salles : 22 octobre 2008 (France)

Au coeur d'un petit village polonais, Stefek, 6 ans, est élevé par sa grande soeur de 17 ans. Délaissé par son père qui a quitté la maison, Stefek crée son monde de bouts de ficelles où tous ses rêves deviennent possibles. Il croise un jour un homme à la gare qu'il pense être son père. Stefek force alors le destin pour le ramener à la porte de sa mère.

My Magic

Sortie en salles : 5 novembre 2008 (France)

Depuis que sa femme l'a quitté, Francis est au bout du rouleau. Il travaille comme serveur dans une boîte de nuit, et noie son chagrin dans l'alcool. Son fils de dix ans se débrouille seul, mais reproche à son père de se laisser aller. Par amour pour son enfant, Francis décide de renouer avec son ancien métier : magicien...

Pièces détachées

Sortie en salles : 19 novembre 2008 (France)

Iván, quatorze ans, vit au Mexique avec son oncle Jaime, un vendeur de pièces détachées de voitures. Ils rêvent tous les deux d'une vie meilleure et économisent leur argent afin d'émigrer illégalement à Chicago dans un proche avenir. Lorsque Jaime apprend qu'il a besoin de plus d'argent que prévu pour payer le passeur, il décide d'introduire son neveu dans le milieu du vol de pièces détachées de voitures.

Les enfants de Timpelbach

Sortie en salles : 17 décembre 2008 (France)

Bienvenue à Timpelbach un petit village sans histoire. Enfin, sans histoire, pas tout à fait... Car, depuis de nombreuses semaines, les enfants multiplient farces et mauvais coups. Les vic-

times sont bien sûr d'autres enfants... mais aussi et surtout, les parents. À bout de nerfs, ceux-ci décident d'abandonner le village pour ce qu'ils pensent être une journée. Mais rien ne se passe comme prévu : sur le chemin du retour, ils sont faits prisonniers par des soldats. À Timpelbach, cette nouvelle de village sans parents fait le bonheur d'Oscar et de sa bande de brutes ! Mais ce n'est pas le cas des quelques téméraires qui ont plutôt décidé de se ranger du côté de Manfred et Marianne pour reprendre le contrôle du village... ■

PSYCHOLOGIE DES GARÇONS

Daniel par Frederik



Il arrive. Lui. Le vivant.

Il arrive et il s'annonce.

À son passage les portes claquent au vent et l'air retentit d'un « Jet song », sifflé à en perdre le souffle. C'est un jour calme, Daniel n'est pas furieux, il entre par effraction. Il entre par effraction chez lui, chez vous, en classe, dans les trains, dans la vie. Il entre comme il peut.

Gary Cooper lui a légué son blue-jean et quelques gestes de grand cow-boy. Des professeurs de lycée essaient de lui faire découvrir un style, les lois des chiffres et une géographie provisoire. Son père lui donne un peu d'argent et, environ une fois par trimestre, un ou

deux principes de principes. Daniel reçoit beaucoup de son entourage : les passages cloutés et l'avion, la musique et le journal du soir, le baptême et le chauffage central. Il hérite énormément.

L'héritage porte autant qu'il est lourd à porter, et c'est pourquoi les portes claquent. Daniel est, dans le torrent de ce qu'on appelle une civilisation, bousculé et impétueux. Il respire son époque, sa bande des quatre et « ses copains », leurs espérances et leur fracas. Il a deux poings, une bonne gueule franche, les yeux noirs et la bougeotte. Il a une âme, et vierge. Pas de compte en banque, un compte en vie. Daniel n'est pas une reproduction d'homme, mais bel et bien une invention.

Il a faim sept fois par jour.

Il a faim de tout, des filles, de rythme, de science. Sa vie s'exprime en appétits. Il marche à l'odeur et au goût et s'enthousiasme comme il s'éteint, d'un coup. Il essaie tout et bâcle. Il court, si cela lui plaît. Il ne danse pas encore, il trépigne et bondit. Il y a, en lui, surpression permanente. De temps à autre il fait le vide. En un match de football il se crève, il met trois jours pour récupérer. Il change cinq fois de chaussettes en une semaine, puis plus du tout pendant quinze jours.

Il explore mais ne prévoit pas. Ses orteils poussent extrêmement vite, comme ses jambes et ses bras. Il aime le risque, pour la surprise et la chance. La force lui plaît comme un défi au sort. Les caïds le séduisent, soldats, sportifs, aventuriers. Il copie avec des variantes, ou s'oppose avec acharnement. Ses colères sont étincelantes et brèves, ses paresseuses sont désarmantes. Son inconstance est stupéfiante, autant que sa générosité.

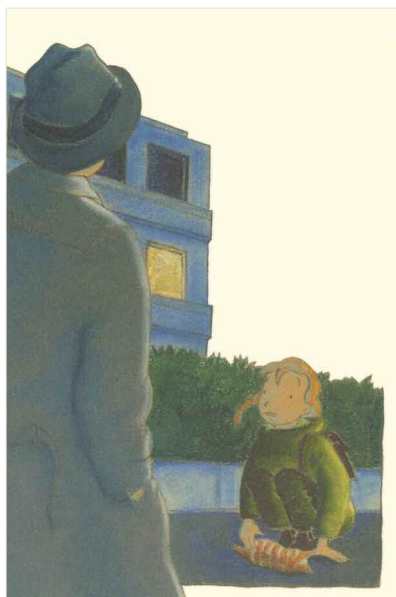
Daniel a quinze ans et il les porte face au vent.

C'est émouvant un garçon, tant qu'il n'est pas sûr de lui. C'est beau, même avec des chaussettes sales. C'est incertain, c'est terrifiant, comme un jeu de la bourse ou la vie. C'est unique. ■

RÉFÉRENCE

Michel Menu, *Art et Technique du Scoutmestre*, Éditions Delachaux et Niestlé.

La Grande Méchante Pédophilie racontée aux enfants



Petite excursion au pays des livres qui « protègent » nos enfants...

par Verneuil

Trois livres. Trois approches de l'art difficile d'enseigner à nos enfants comment se protéger des attaques des pédophiles. Trois éditeurs prestigieux (Actes Sud Junior, Bayard Jeunesse et les Éditions de l'Homme). Et trois titres comme un programme : *J'ai peur du Monsieur*¹; *Abus sexuels, NON!*²; *Te laisse pas faire!*³.

D'entrée, la difficulté du propos est évidente. On n'aborde pas ce sujet sans se documenter un tout petit peu. Et l'une des premières informations qui saute aux yeux, c'est que la très grande majorité (90 % ?) des abus sexuels sont commis en famille. Donc, écrire un livre destiné aux enfants pour les prémunir d'un abus sexuel, ou les aider à en sortir suppose de résoudre une équation délicate : le livre n'est utile potentiellement qu'aux enfants en situation d'abus ou en risque de le devenir. Mais à l'âge ciblé par ces ouvrages, seuls les parents (agresseurs actuels ou potentiels) sont en situation de pouvoir offrir ce livre à leur progéniture. On imagine sans aucune difficulté le père incestueux offrant à sa fille un ouvrage sensé l'aider à se prémunir de l'inceste...

¹ *J'ai peur du Monsieur*, Virginie Dumont, Actes Sud Junior.

² *Abus sexuels, NON*, Delphine Saulière et Bernadette Després, Bayard Jeunesse.

³ *Te laisse pas faire !*, Jocelyne Robert, Les Éditions de l'Homme.

Comment dès lors ne pas soupçonner chez ces éditeurs la tentation d'un petit coup marketing ? Ce serait tout bénéfique : vendre à des parents « sains » des livres qui protègent leurs enfants d'un danger dont ils sont écartés et s'auréoler d'une image de Maison d'Édition militante du sacro-saint combat pour la protection des enfants...

Ces trois ouvrages semblent aborder le sujet sur un registre différent, tant qu'on s'en tient aux préfaces et déclarations d'intention : On peut remarquer une préface, digne, de Christian Jacob² « Ce petit livre parle du respect de l'autre. Tu dois être respecté et protégé comme enfant, par tes parents et par ceux qui s'occupent de toi. » L'ordre statistique du danger est bien respecté : les parents d'abord. Jocelyne Robert³ marque une nette préférence pour le registre pathétique : « J'aurais voulu que cette page reste blanche, blanche comme une minute de silence... Pour les petits prisonniers du silence. (...) ... notre immobilisme resserre les muselières sur les mâchoires enfantines. Peut-être qu'un jour, toutes les petites filles et tous les petits garçons seront assez libres, assez forts, suffisamment aimés et supportés pour s'opposer à quiconque tenterait de les priver de leurs rires et de leur enfance. » Sortons les Kleenex, on va souffrir... Sinon, reste la possibilité de l'approche pédagogique¹, associant parents et école (tant qu'à faire), au travers d'une narration d'un fait divers : « ... Sophie (huit ans) croise sur sa route un monsieur [flanqué de l'irremplaçable chapeau mou et imper gris...] qui lui montre son « zizi » [bien sûr, elle ne dit pas « Bite », elle ne connaît même pas le mot, la pauvre, voyons...]. À partir de ce moment-là, Sophie a peur, sa vie n'est plus la même. À la maison, tout le monde a compris que c'est grave, qu'il est nécessaire d'en parler. »

Bon, achevons, dans tous les sens du terme, cet ouvrage, qui se ridiculise au fil des pages. D'abord, le scénario. En bref, une petite fille de huit ans rentre de l'école, toute gaie et innocente (plus pour longtemps). Bonne âme, elle cherche à porter secours à un chaton blessé (comme c'est attendrissant), et en se relevant, aperçoit un homme qui a simplement exhibé (je sais, c'est pas bien, en plus on risque de prendre froid) son sexe. Là, elle « ne peut pas comprendre », tellement elle « tremble de peur », « une vraie peur avec le cœur qui bat très fort et les jambes toutes molles ». Ce qui, curieusement, ne l'empêche pas de partir en courant.

Le début du récit fait l'impasse sur un élément déterminant : que faut-il mettre dans la tête d'un enfant pour qu'il soit terrorisé par la simple vue d'un pénis, dans une situation qui ne présente pas de danger, face à un homme aucunement menaçant ?

Moi, je me souviens que sur la route de mon école, tous les soirs, pendant près d'un an, nous avions un jeune homme exhibitionniste qui nous offrait le spectacle de sa nudité, de sa fenêtre. C'était un grand moment de détente et nous faisons le détour, entre copains, pour rigoler à la vue du « fou », comme nous l'appelions, qui nous offrait ce surprenant et délicieux spectacle... Je ne souviens d'aucune réaction de peur entre nous... Bon on pourra toujours objecter que c'est suite à ce grave traumatisme que je suis devenu pédophile...

La suite du récit tourne au burlesque, la famille et l'école entreprenant le long travail de reconstruction du psychisme brisé de la fillette. Mais, rebondissement inattendu, ce travail pédagogique fait monter l'inquiétude et les craintes sournoises d'un gamin de sa classe qui s'interroge alors sérieusement sur la nature de la tendresse que lui prodigue son oncle célibataire. Rassurez-vous, tout finira bien ! Fausse alerte, l'oncle serait d'une moralité à toute épreuve (personnellement, je le trouve trop propre sur lui pour ne pas exciter ma méfiance...) ! Quelle est la morale, alors ? C'est simple : le milieu protecteur, sur le plan sexuel, serait la famille, alors que « l'extérieur » incarnerait le danger... Strictement l'inverse de ce que nous disent les statistiques criminelles, mais enfin, un livre, c'est fait pour être vendu, et on peut difficilement vendre à une mère de famille un livre incitant ses enfants à penser qu'ils vivent dans une famille de tordus...

Autre registre Chez Bayard Jeunesse². Cinq petites historiettes illustrées. Des scénarios simples : Trois filles et deux Garçons, l'agresseur incarné par un voisin, un cousin, un moniteur de sport, un inconnu et un beau-père. Un conseil si vous souhaitez être édité : évitez d'incriminer les piliers de la société : le père, la mère, l'instituteur et le curé (quoiqu'une mode semble prendre forme dans ce dernier cas)... Donc cinq pédophiles bien caricaturaux, centrés uniquement sur le sexe (et ça urge !). Parce que c'est tout de suite qu'il faut consommer, sans approche préalable... La pédophilie pulsionnelle au degré 10 de l'échelle de Freud et l'enfant y passera s'il ne trouve pas la réaction mortelle qui va fracasser

l'agresseur : la fuite en hurlant, l'appel au secours au père, le flic, la mère... Ne cherchons pas l'idée d'un scénario où l'adulte serait réellement amoureux de l'enfant, ou celui où le Garçon ressentirait une forme quelconque de désir. Non, tous ces enfants sont asexués, n'ont aucune curiosité pour ça, et savent instinctivement que ça ne peut leur faire que du mal.

Le troisième ouvrage, même si sa préface marinée dans le pathos laissait craindre le pire, s'avère plus intelligemment construit. Deux préambules retiennent l'attention « (...) les publications et programmes de prévention des abus sexuels qui insistent lourdement sur l'éventualité d'un agresseur étranger m'irritent au plus haut point. (...) Il est grandement temps de dire aux enfants : l'agresseur est, hélas, bien souvent une personne que l'enfant aime et de qui il se sent aimé. »

Tiens, la chose se présenterait mieux ? On peut toujours objecter que l'enfant peut « être » et non pas seulement « se sentir » aimé de l'adulte, mais il ne faut pas trop en demander quand même... La suite est encore plus encourageante : « Les enfants ne devraient pas être sensibilisés à la dimension de l'exploitation sexuelle sans avoir, au préalable, été informés des faits sexuels épanouissants et respectueux. » On ne peut qu'applaudir sans se faire d'illusion : il est à craindre que la pédophilie n'entre pas dans les « faits épanouissants et respectueux », dans l'esprit de l'auteur... « Il serait donc regrettable d'utiliser ce livre pour guider leur premiers pas dans l'univers de la sexualité. Si c'est ce que vous aviez prévu, reportez ce projet, rangez ce livre et assurez-vous d'abord que votre enfant a suffisamment intégré de notions de sexualité exprimée dans le respect, la réciprocité et le consentement. »

Ce livre présente un mérite étranger aux deux précédents : il ne prétend pas reporter sur les enfants le soin d'assurer leur propre sécurité. Il pose le point fondamental, lâchement écarté par les autres, de la responsabilité des parents de protéger leurs enfants, qui ont le droit de vivre loin des phobies parentales. Certes, la réponse « faites-vous soigner » à la question des pères qui ressentent une « émotion sexuelle » au contact de leur enfant paraît infiniment légère quand l'auteur porte en référence les études de P. Bégin et de M. Tourigny qui établissent respectivement à 90 et 98 % la proportion des abus sexuels commis par les proches familiaux de l'enfant, principalement père et beau-père.

Pour autant, cet ouvrage n'échappe pas (mais si on y échappait, aurait-on un ouvrage publiable?) aux fausses vérités sur la question :

- celle du désir. Ne pas évoquer l'idée que le Garçon puisse éprouver un désir face à un homme. Il est sensé être vierge de toute émotion à cet égard, ne rien désirer d'autre que « des jeux sexuels candides entre enfants qui découvrent leur corps, dans une attitude sexuelle égalitaire et respectueuse » (!). Il est bien entendu que le garçon de dix ans qui tend ses fesses à son amant en l'invitant, sans équivoque, à le sodomiser (un jeu sexuel candide parmi d'autres) n'est qu'un fantasme de pédophile particulièrement pervers...
- celle du plaisir qui ne peut être, avec un adulte, qu'une trahison du corps. Hors de question d'évoquer l'idée que ce puisse être un moment de plaisir désiré et partagé. Quitte à culpabiliser encore plus l'enfant qui y trouve ce plaisir et souhaite le retrouver et à qui l'on demande de fait de se considérer comme « anormal ».
- celle de la différenciation des sexes qui fait que la sexualité de la fille ne présente pas grand chose de commun avec celle du Garçon, et que la tentation d'englober les deux sous le vocable de « sexualité de l'enfant » cache mal la haine de la liberté de ce dernier.
- celle de la relation sexuelle entre l'Homme et le Garçon qui peut, certes être abusive (comme toutes les autres formes de relation sexuelle), mais aussi purement et simplement reliée au plaisir physique (c'est agréable à 13 ans de se faire sucer et ça ne devient pas forcément un traumatisme si la bouche a 38 années d'existence, dont 25 consacrées à améliorer ses performances en la matière), comme s'inscrire dans le cadre d'une rencontre amoureuse équilibrée et structurante pour le Garçon.

Alors, peut-on rêver ? Quel éditeur oserait poser un jour la question d'aider parents et enfants à trier dans une relation sexuelle ce qui est abusif de ce qui ne l'est pas ? Qui osera poser, le premier, la question qui tue : « Une relation sexuelle entre un adulte et un Garçon peut-elle ne pas être abusive par nature ? ». ■

Il était étendu sur le sable...

« Il était étendu sur le sable,
Je me suis approché de ce corps juvénile,
J'ai été ébloui par ce corps fragile,
Il était étendu sur le sable...
Pareil à une étoile de mer,
Il était nu à la chaleur de l'été... »

Willy Marceau

(Extrait de « *Paysages d'enfance* »)



Sacrevoir

par Cosaster



L'avantage des artistes discrets comme Sacrevoir, c'est qu'au moins on est bien forcé de laisser une grande place à leurs œuvres ! Évacuons donc sa biographie en quelques mots. Né en 1964 à Berlin-Est, Heiko Noack de son vrai nom a d'abord fait des études de mathématiques pour finalement se diriger vers le dessin, la peinture et la sculpture. Presque inconnu en France – hormis au sein de la communauté BL – il expose pourtant en Allemagne, Hollande et Russie depuis 1997. Il a publié un petit catalogue (qu'on trouve parfois à la librairie Les Mots à la Bouche à Paris, mais les rares exemplaires partent très vite) et un portfolio.

Sacrevoir est un artiste garçonnier, ses sujets sont presque exclusivement des études d'adolescents ou pré-adolescents, la plupart du temps dans le plus simple appareil. Il a également réalisé quelques portraits d'hommes âgés, ainsi que des dessins inspirés de sculptures classiques. Il focalise sur le corps humain, les décors et accessoires (drapés...) étant réduits à leur plus simple expression, parfois à peine esquissés. Hormis dans une série évoquant le mythe d'Icare à travers la figure de jeunes adolescents confectionnant des ailes en plumes blanches ainsi que dans quelques œuvres isolées, il met rarement en scène ses personnages, préférant le portrait ou l'étude de nu dans des poses tantôt classiques et empruntées, tantôt plus personnelles et naturelles.

La plupart des tableaux de Sacrevoir donnent volontairement l'impression d'être inachevés. Souvent, seule une partie du corps est exécuté avec minutie en un réalisme soigné à grand renfort de matière, le reste n'étant qu'esquissé à travers quelques traits et un peu de glacis transparent pour évoquer les ombres et lumière ; ce qui confère une certaine intensité aux zones ainsi mises en valeur.

Le trait de Sacrevoir est d'une rare virtuosité et montre son époustouflante maîtrise technique—on l'imagine sortant de la vieille école, plus proche d'un XIX^e siècle académique que de l'enseignement artistique contemporain. Évitant de sombrer dans un réalisme froid et policé, piège qui guette tout artiste académique, il parvient à conférer à ses personnages un souffle charnel et sensuel frisant l'érotisme. La force de suggestion résultant de l'inachèvement voulu de ses œuvres n'y est sans doute pas pour rien : ses rares œuvres finies me paraissent très pauvres par contraste. Mais l'infinie justesse et la précision de son trait, y compris pour évoquer les volumes exempts de tout empâtement ou ratures, en sont sans doute les principaux responsables. Peut-être a-t-il également puisé son sens de la chair dans ses expériences de sculpteur ? Ou encore... mais je ne le dirais pas, laissant le lecteur libre de son imagination. ■

Quelques liens

- Le site officiel : <http://www.sacrevoir.de>
- Deux articles de Bernard Alapetite :
<http://alapetite.canalblog.com/archives/2007/11/15/6899790.html>
<http://alapetite.canalblog.com/archives/2008/01/27/7717668.html>

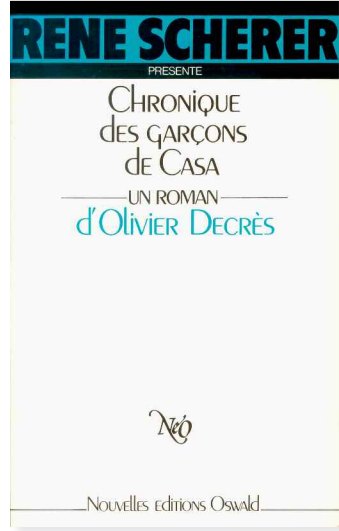
LITTÉRATURE

par Del Greco

Chronique des garçons de Casa

« Cela finit un jour par arriver : la brusque explosion du corps à la faveur d'une caresse secrète, cette irremplaçable et inoubliable première fois où le sexe s'éveille au plaisir et peuple soudain le monde. Et puis l'amour que les garçons réinventent entre soi, en l'âge où la sensualité les possède et supplante tout autre jeu. Est-il, pour un écrivain, sujet plus troublant que ces naissances juvéniles, ces ébauches dont l'intensité dépassera toujours pour le souvenir les expériences de l'âge mûr. Séduit par la grâce de ces garçons — est-il besoin, me disai-je, qu'ils soient de Casablanca ou d'ailleurs ? — par leur beauté entr'aperçue au fil des lignes, leur audace, leur impudeur, j'aurais volontiers, lecteur complice, parlé de leurs escapades et de leurs complots comme d'un beau roman d'enfance, de partout et de nulle part.

Il faut aussi le dire, Casa me gênait, Casa l'européenne, en face de la médina arabe et presque coupée d'elle. Me gênait qu'il ne fût question que d'enfants européens, partageant à l'évidence les préventions de leurs pères, même si, à l'occasion un petit arabe se trouvait mêlé à leurs aventures érotiques. La grande histoire, la politique, recouvrait la petite, ou plutôt le sans histoire, la chronique des jours et m'empêchait de voir ce qu'au contraire celle-ci avait d'exceptionnel, de révélateur et de précieux.



Garçons de Casa parce que livrés au corps d'amour de la cité disparate qui les rend moins repérables aux parents et aux maîtres, qui leur ménage des cachettes, des évasions et des rencontres imprévues. Peu importe alors à l'enfance, à cette enfance-là, qu'il y ait à l'arrière fond la domination européenne avec la gêne que rétrospectivement pour nous elle peut susciter. »

René Schérer

EXTRAIT

« À dix mètres de moi, un garçon de mon âge... avec une mèche de cheveux plus blonds que le reste de sa chevelure. Il détourne la tête lorsque je le regarde et j'aperçois ses yeux très sombres, comme soulignés de noir au niveau des cils. Sans doute un Portugais. Fait-il, lui aussi, l'école buissonnière ? J'ai envie de l'aborder. De lui proposer de l'emmener au cinéma. Il me tiendrait compagnie. Ce matin, cette drôle d'impression d'avoir envie d'être gentil... Qu'est-ce qui me prend ? Une crampe, une douleur agréable au niveau de l'estomac, comme si le Surgé me surprenait en train de fumer... mais cette fois c'est une douleur de, (comment dire ?) de plaisir. Parce que je suis seul sans doute, je n'aime pas être seul... et cet imbécile de François écoute sagement, à cette heure-ci, le prof de math !

Le garçon a senti mon regard, il me sourit. Je m'approche de lui.

– Tu sèches ? dis-je.

– Non.

Il rougit un peu, comme pour s'excuser, et ajoute :

– Je me suis coupé, alors je ne peux pas écrire.

Et il me montre sa main droite où deux doigts sont enveloppés d'un pansement.

– Où vas-tu en classe ?

– Au lycée, et toi ?

– À Don Bosco.

– Qu'est-ce que tu fous, maintenant ?

– Moi ? Ben, tu vois, je regarde les photos... je m'emmerde un peu.

– Écoute... j'ai de l'argent, si tu veux, tu viens au Rio avec moi.

- D'accord, merci.
- Je m'appelle Jacques, Jacques Biard.
- Moi Daniel Loverdo.

On se serre la main. Voilà un copain !

Je le regarde pendant qu'il marche devant moi sur le trottoir. Sa culotte est trop petite pour lui, avec une reprise bien soignée, au fond. Il porte une drôle de chemisette blanche impeccable avec des boutons de nacre, un peu bébé. Je lui trouve un air pauvre, mais il est sûrement plus propre que moi, sans doute grâce à l'une de ces merveilleuses ménagères portugaises qui tiennent leur ménage avec quatre sous, comme dit ma mère.

Ce pied noir quand il m'a accosté dans le hall de la Vigie, je me suis demandé ce qu'il me voulait : il faut se méfier, certains Français sont sympa mais d'autres ! Au lycée il y a des bandes de prétentieux qui se croient supérieurs... et en général ils s'appellent Lopez ou Martinez et leurs parents sont nés en Andalousie ! Jacques marche à côté de moi en sautillant pour éviter de mettre le pied sur les jointures des pierres qui bordent le trottoir. Un petit jeu. Je l'imites, il me décoche un coup de pied dans la cheville, pour rire. Je fais semblant de tomber. Il me rattrape en me serrant contre lui.

- Attention ! s'écrie-t-il.
- C'est toi qui m'a fait un croche-patte, salaud !

Nous rions très fort parmi les gens qui circulent autour de nous, marchant très vite, l'air pressé, préoccupés... de quoi ? Ces Français, qui courent toujours ! Surtout les francois arrivés de peu et qui n'ont pas encore le rythme.

Presque personne à l'entrée du ciné à cette heure-ci. Jacques prend deux places d'orchestre 1^{re} série, pour être au fond et pas avec les arabes, dit-il. Il a sorti de sa poche une poignée de monnaie, je me demande si c'est son père qui lui donne tout cet argent ! La réponse vient d'elle-même (peut-être ma surprise se remarquait-elle ?) :

- J'ai fait affaire avec une tapette.
- Et il t'a filé ?
- Mille balles.

Je siffle d'admiration. Sans que je le lui aie rien demandé, Jacques ajoute :

– Tu verras, il est sympa, je te le ferai connaître.

Et déjà j'imagine qu'à cette séance de cinéma il y aura une suite, que j'aurai un ami français, qui va à Don Bosco et qui paraît drôlement à la page...

Tandis que les tueurs se déchaînent sur l'écran, je m'appuie contre Jacques. Il a passé son bras autour de mon cou, sa cuisse nue se serre au long de la mienne. Une chaleur agréable envahit mon ventre, ma culotte, je glisse un doigt sous mon slip pour libérer ce qui me gêne. Jacques a vu mon geste, il pose sa main sur ma braguette, me caresse et je lui rends ses caresses. Jusqu'à la fin du film, nous continuons notre jeu et je suis heureux. Il est onze heures et demie lorsque nous sortons.

– Ma mère ne rentre à la maison qu'à une heure, veux-tu venir chez moi ? dis-je à Jacques sans trop réfléchir.

J'habite dans une petite rue qui donne rue de l'Aviation française, à deux pas d'ici. J'ai ma clef.

Jacques regarde sa montre.

– D'accord, dit-il, mais à midi un quart il faudra que je file.

Chronique des garçons de Casa

d'Olivier Degrès

aux Nouvelles Éditions Oswald.

J'apprends l'allemand

(par Stephan Dithy – La plume bleue)

Paru en 1998 aux Éditions Actes Sud, *J'apprends l'allemand* est présenté par l'éditeur comme un roman initiatique autour de « l'ambiguïté de la mémoire collective européenne », à travers la quête de Ernst, jeune Français, vivant en France, de parents allemands et qui décide « d'apprendre l'allemand, la langue de ses pa-

rents, celles qu'ils ne parlent jamais, cette interdiction suprême, ce tabou. » Roman de l'héritage familial, « celui auquel chacun d'entre nous doit pouvoir faire face, et qui parfois nous détruit ».

Or, dans les années 70, apprendre une langue, c'est avoir un correspondant. Et là, surprise, au détour d'une page, alors que ne l'annonce ni le résumé du livre, ni le moindre avertissement de l'éditeur qui, en nos temps, prend des risques en proposant de telles scènes pour un ouvrage grand public, le récit des émois sexuels d'Ernst adolescent, d'Ernst et de son correspondant, Rolf ; ce qui est extraordinaire, c'est l'incorporation toute naturelle de ces paragraphes dans un récit plus vaste, et la simplicité dans la description, qui fait couper court à toutes les critiques puritaines. Denis Lachaud banalise avec brio des moments qui sont tout de même rarement traités dans le roman d'aujourd'hui :

p. 55

« Ernst met encore plus de temps que d'habitude pour s'endormir.. Le lit remue. Le mouvement est régulier, quasi imperceptible, puis il s'amplifie. Ernst se fige, il comprend que Rolf se branle, il est estomaqué, il n'aurait jamais osé le faire, sachant que quelqu'un en dessous pourrait ne pas dormir et s'en apercevoir. Le mouvement devient trop rapide pour que le lit puisse suivre. Ernst fait le mort. Là haut, Rolf étouffe un gémissement. Plus rien ne bouge.

p. 59 :

Le soir, petit tremblement de terre quotidien.

p. 62 :

Nous nous couchons, Rolf se penche pour éteindre la lumière. Quelques minutes plus tard, le lit commence à bouger. Le mouvement me fait bander. Si je prends le même rythme que lui, Rolf ne se rendra compte de rien. Ca m'excite de le suivre. Je fais une petite pause pour l'écouter. Immédiatement, le lit s'immobilise.

Merde.

Je me sens rougir dans le noir.

Le mouvement reprend, un peu plus rapide.

Je le suis.

Rolf accélère, il pousse un petit cri qui me fait jouir en même temps que lui.

J'enlève mon T-shirt, je m'essuie avec et le roule en boule sous le lit.
Silence.

J'apprends l'allemand

Denis Lachaud
Éditions Actes Sud

Détournement de majeur

« Ce sont mes idées qui se confirment, pas moi. Ce que je dis n'a rien d'extraordinaire : tout le monde l'a plus ou moins vécu. Qu'il s'agisse de garçons au lieu de filles, cela ne fait qu'alourdir le tabou auquel on s'attaque, mais ça ne change rien au fond du problème. Ce n'est que la fausse pudeur que j'ai vaincue. Le seul mérite que j'accepte qu'on m'attribue, c'est d'avoir osé en parler. Rien de plus. » Jacques de Brethmas, à la sortie de « Détournement de majeur ».

Détournement de majeur ? « On y verra aussi comment les mineurs entendent prendre en main la défense de leur sexualité. Je ne vous dis que ça... » Le préambule.

Neuf parties (Titre des chapitres) plus un préambule, un postambule et une fin « Vous y êtes, bande de cons ». Le ton de l'essai est donné !

Dix histoires. Dont certaines s'imbriquent. Depuis un petit Pascal qui doit défendre ses amours devant ses professeurs et ses camarades de classe, jusqu'à la découverte d'un bois de Boulogne où l'auteur s'octroie les charmes d'Antoine, coursier de son état. Mais il y a aussi Bruno, Richard ou Camel. Ou bien encore, cette leçon de drague...

EXTRAIT

« Voilà un gibier que je guette depuis longtemps. Je l'ai repéré de loin sur les Champs-Élysées, parce qu'il est repérable. Sa chevelure danse dans la foule comme un sémaphore sur les vagues. Voici venir la gourmandise du chef, le raffinement suprême, celui que

les Égyptiens et les Grecs adoraient dans leurs temples comme un dieu descendu sur terre... Il ne faut jamais marcher longtemps à côté d'un minet ou le suivre sans lui adresser la parole, il vous prend immédiatement pour un vieux satyre, et vos chances sont gâchées. Je me dirige donc franchement vers lui. Il est tout de blanc vêtu, et le moins qu'on puisse dire est qu'il ne passe pas inaperçu.

« J'ai l'impression qu'on se connaît. Vous n'étiez pas à Deauville le week-end dernier ?

– Non.

(Remarquez, ce n'est pas grave, je n'y étais non plus pour l'excellente raison que je n'y ai jamais été.)

– C'est curieux. Il doit être pourtant rarissime de trouver des gens qui vous ressemblent...

– Mais moi, je ne vous connais pas non plus.

– Ah bon. Ben, c'est dommage.

– Pourquoi ça ?

– Parce que j'aurais aimé vous connaître.

– Mais pourquoi ?

– Comme ça. Je vous trouve très beau. Comme vous alliez vers les Tuileries, j'ai pensé un peu que c'était le but de votre promenade.

– C'est l'est effectivement. Mais je ne vous pas le rapport.

– Eh bien, comme les Tuileries sont un lieu de rendez-vous, j'ai secrètement espéré que c'était pour cela que vous vous y rendiez...

– Mais de rendez-vous avec qui ?

– Ah, vous ne savez pas ?

– Mmmh.

– Depuis Henri III, les garçons qui veulent rencontrer d'autres garçons vont s'y promener. De plus, depuis quelques années, c'est très à la mode. Beaucoup de garçons ne préfèrent plus exclusivement les filles. Moi, par exemple, j'aime les deux, et vous ?

Voilà le virage. Tout va se décider sur cette petite réponse un peu forcée.

– Pas moi. Je ne vais qu'avec les filles.

– Ca va être dur, les cousins. La situation devient désespérée. On m'a déjà dit que si j'écrivais des polars, il y aurait un suspense extraordinaire.

– C'est vraiment dommage. J'aurais tellement aimé...

– À cause de mes cheveux ? C'est ridicule...

– Pas du tout. Qu'elle est, en général, la réaction des filles à cet égard ?

Là, il me lance un petit sourire qui me va droit au cœur : il démontre que la conversation commence à lui plaire.

...

– Qu'est-ce que vous me ferez, si je viens ?

Détournement de majeur

Jacques de Brethmas

Les Éditions du Perchoir

Jacques de Brethmas est aussi l'auteur de :

- Traité de chasse aux minets
- Le Pédalopithèque

auto-portrait

j'ai quinze ans dans quatre semaines
et c'est bien la première fois
que je me donne enfin la peine
de m'arrêter un peu sur moi
j'allais de vacances en vacances
sans jamais voir passer le temps
je suis au bout de mon enfance
et j'ai peur de ce qui m'attend

sur le bord de cette route
j'aimerais tant voir venir
quelqu'un de vous qui m'écoute
du fond de ses souvenirs

je ne me sens pas très à l'aise
on dirait que dans une nuit
ce corps qui maintenant me pèse
d'un seul coup peut-être a grandi
et je découvre dans la glace
sur mon visage encore d'enfant
l'ombre qui me dit que je passe
à jamais dans un autre camp

j'ai follement envie de vivre
mais pas avec vos lendemains
ceux dont me parlent tous vos livres
et dont je sais déjà la fin
il ne faut pas que je devienne
pour un autre enfant comme moi
non surtout pas que je devienne
ce père qui ne me parle pas



Chanté par **Jean-Louis**
Décennie 1980

Tony Duvert

Revue de presse
par Cosaster



Tony Duvert fut une étoile filante dans l'histoire de la littérature française comme dans le monde des amoureux des garçons. Encensé dans les années 70 comme l'un des plus grands écrivains de langue française — jusqu'à recevoir le très prestigieux prix Médicis en 1975 — il disparu d'un coup dans les années 80, sans laisser de trace. Certaines associations anti-pédophiles mentionnèrent encore son nom dans les débuts de la vague médiatique des années 90, pour le dénoncer comme ennemi public n° 1 ; son nom circula une nouvelle fois à l'occasion de la sortie de l'adaptation télévisée de *l'Île Atlantique*, pour lequel les critiques évitèrent soigneusement le sujet de l'amour de Duvert pour les jeunes garçons. En dehors de ces deux occasions, silence complet.

Lors de l'annonce du décès de l'écrivain, il a bien fallu ressortir sa biographie de-ci, de-là. Dans l'ensemble, la presse française a été bien silencieuse – toutefois, les rares journaux à en faire mention n'ont pas été des moindres, puisqu'il s'agit surtout des trois plus grands quotidiens français, *Le Monde*, *le Figaro* et *Libération*. Mêmes des journaux spécialisés en littérature ne semblent pas en avoir fait grand cas (Duvert n'est en tout cas pas mentionné dans les articles qu'ils ont en ligne, je n'ai pas vérifié sur le papier). Quand à la presse Gay, c'est avec difficulté qu'on trouvera les trois lignes que Têtu lui consacre... En réalité, c'est dans la blogosphère qu'il faut chercher plus de réactions.

Comme on peut s'y attendre, la plupart des auteurs d'articles sont gênés aux entournures. Ne voulant laisser le moindre doute sur leur adhésion absolue à l'anti-pédophilie obligatoire, mêmes ceux qui rendent hommage à l'écrivain se contorsionnent comme ils peuvent pour s'arranger avec cette contradiction. Les stratégies sont diverses. Il y d'abord celle de l'impasse total sur la pédophilie de l'artiste, tel *Le Monde* qui sous la plume de Jean-Noël Pancrazi réussit l'exploit de ne jamais citer le mot honni. Il parvient même à décrire Duvert comme « *un homme qui aimait les hommes* », essayant peut-être de ramener la problématique à une simple question d'homosexualité, infiniment plus saine et conventionnelle de nos jours. Même à l'endroit de *Quand Mourut Jonathan*, roman le plus pédophile de Duvert en ce qu'il raconte une relation positive entre un homme et un garçon de huit ans sur un mode réaliste, bien différent des fantaisies exacerbées de la plupart de ses œuvres, le journaliste se contente d'un évasif « *amour d'un homme et d'un enfant* ».

D'autres stratégies consistent à faire de Duvert un pédophile « à part », correspondant à une définition différente du mot, et qui serait très différent des « autres » pervers, vous savez ceux qui abusent des enfants tous les trois mètres et se branlent sur des photos de bébés écartelés entre deux viols. Beaucoup sautent donc sur l'extrait salvateur tiré d'une interview donnée par *Libération* à l'artiste il y a 30 ans, où Duvert prend ses distances avec certains pédophiles. *Libération* en tête bien sûr, dans l'article d'Éric Loret : « *Son cher sujet reste l'impossible relation entre adulte et enfant de sexes masculins (la transparence, comme chez Rousseau, est perdue) mais*

il déclarait dans le même entretien à Libé : « Je me désolidarise entièrement de la pédophilie telle que je la vois. Je reste entièrement solidaire des combats contre. ».

Dans l'extrême, il y a également la stratégie consistant à déformer la vérité, quitte à risquer le contre-sens, pour mieux la faire correspondre à ses idées. Pierre Assouline, écrivain et chroniqueur célèbre d'aujourd'hui, y va carrément d'une fausse citation dans l'article par ailleurs très élogieux qu'il publie sur son blog. En effet, voulant lui aussi écrire la citation ci-dessus, il ajoute discrètement quatre mots qui changent entièrement le sens de la phrase, jugez en vous-même, ici en gras : « *Je me désolidarise entièrement de la pédophilie telle que je la vois. Je reste entièrement solidaire des combats **qui sont menés contre cela.*** » Il présente ainsi Duvert comme un anti-pédophile qui s'ignore, ou qui se trompe de vocabulaire : ouf tout va bien, le démon est en fait un ange, comme tout le monde ! Alors que, replacé dans le contexte, il est évident que Duvert voulait simplement signifier sa répulsion des causes et autres communauté, précisant qu'il était et serait toujours dans les combats « contre ». Nul doute qu'il ait été contre l'anti-pédophilie tel qu'il la voyait avant sa mort, même s'il n'en n'a rien dit — à moins qu'on ne retrouve des œuvres destinées à une publication à titre posthume. Ce qui est grave, c'est que cette « erreur » initiale est reprise dans beaucoup d'autres blogs !

Une autre stratégie vise à insister sur le caractère fantasmatique des écrits de Duvert, et chercher par tous les moyens à assurer que le trublion n'aurait jamais, Ô grand jamais, mis en pratique ces horribles idées. C'est surtout visible dans les commentaires de blogs, où parfois de grandes discussions naissent à la suite des articles sur l'écrivain. Voyez par exemple ceux situés sous l'article d'Assouline. Mais c'est aussi ce qu'on peut lire, de façon plus nuancée, sous la plume d'un Bernard Alapetite qu'on ne peut pourtant guère soupçonner de complaisance à l'égard de l'anti-pédophilie extrême tant il en a lui-même subit les conséquences par le passé : « *On voit bien là une perversion des jugements (littéraires) du temps tellement baigné d'autofiction qu'il va de soit pour le commun des plumitifs qu'un auteur à forcément pratiqué la sexualité décrit dans ses romans. Peut être faudrait-il rappeler que Sade a écrit la quasi totalité de son œuvre en prison où les possibilités érotique étaient tout de même li-*

mitée et que l'on peut aussi considérer son œuvre entre beaucoup d'autres choses) comme compensatoire. Pourquoi n'en serait il pas aussi ainsi avec celle de Tony Duvert ? »

Enfin, une dernière stratégie consiste à jouer sur les mots et définitions, assurant que le terme de « pédophilie » n'avait pas le même sens hier qu'il n'en a aujourd'hui, essayant confusément d'inscrire les provocations de Duvert dans le contexte dédouanant de la libération sexuelle des années 70, cherchant peut-être par là à diluer sa « faute » dans une responsabilité collective. Assouline n'est pas en reste : « *La pédophilie, il s'en réclamait effectivement ; mais pour illustrer le décalage qu'il y a dans la résonance du mot dans les années 70 et la sienne aujourd'hui, il suffit de lire le long entretien que Tony Duvert accordait à Guy Hocquenghem et Marc Voline pour Libération qui le publia très "normalement" le 11 avril 1979.* » Au contraire, d'autres blogueurs comme Léo Scheer, moins frileux que la plupart des auteurs, critiquent ce travers : « *Les articles que j'ai lus tout à l'heure à son sujet m'ont pour la plupart paru entachés d'une illusion rétrospective : l'importance qu'on donna aux livres de Duvert témoignerait d'un état transitoire de libération sexuelle, qui permettait ces aberrations (le mot de complaisance plane comme un spectre) ; on se frotterait les yeux en constatant que ses histoires de petits garçons lui valurent le prix Médicis et des articles élogieux dans Le Monde (nouveau spectre : l'aveuglement) ; aujourd'hui nous serions mûrs, aptes à distinguer le bon grain de l'ivraie (spectre joyeux : le salut – fin des temps).* »

Mais ne soyons pas trop difficiles. Hormis quelques vindicatifs sur des sites très orientés (E-deo, site se réclamant de la « droite libérale », y va même de son couplet pédo-nazi...) l'ensemble des articles est, en moyenne, très élogieux. Si Jean-Noël Pancrazi, dans *Le Monde*, fait l'impasse sur l'aspect pédophile de l'œuvre de Duvert, c'est peut-être pour se sentir plus à l'aise dans l'hommage littéraire rendu à ses romans.

Voici par exemple ce qu'il écrit au sujet de *Paysages de Fantaisie* : « *Dans un orphelinat-maison de passe, les pensionnaires peuvent s'abandonner à toutes les lubies d'un instant, sans jamais de tabou, de regard, de reproche. Il y a dans ce livre une sorte de jubilation amoral, d'allégresse féroce. Et dans le bousculement de la grammaire, des gestes et des scènes,*

dans l'emportement de la phrase unique, un défi lancé à toutes les conventions littéraires et éthiques. Dans sa joie presque enfantine, c'est comme si Duvert oubliait qu'il était adulte, peut-être même qu'il était écrivain. »

Ainsi que sur Quand mourut Jonathan : « Il y avait chez Tony Duvert une ferveur vraie : celle pour la nature, au cœur surtout de Quand mourut Jonathan (1978) qui retrace l'amour d'un homme et d'un enfant. Cette relation prend l'aspect et le rythme d'une association biologique, comme si, à force d'entente et d'harmonie, ils devenaient tous les deux des plantes éliminant mutuellement les poisons nuisibles à l'autre jusqu'à ce qu'ils soient détruits et séparés par la société. »

Le Figaro est plus factuel, se gardant de tout enthousiasme, mais il cite tout de même, peut-être pour faire pénitence, une très belle phrase tirée de ses propres colonnes 30 ans auparavant et parlant de Paysages de fantaisie : « le miracle de ce livre scandaleux où, de la perversion la plus vertigineuse, mystérieusement naît (...) l'innocence. »

Beaucoup d'auteurs profitent de l'occasion pour épingle la répression sexuelle, non pas des pédophiles en particulier — ils s'en gardent bien — mais de l'ensemble de la société, qui a succédé à la libération des années 70. Ils voient dans Duvert un pamphlétaire provocateur et puriste, qui épingle l'hypocrisie et l'absurdité de l'éducation donnée aux enfants, pour avoir lui-même subi le formatage social. La Nouvelle République termine son article par une citation de Duvert, tirée de L'enfant au masculin : « Je dédie ce souvenir aux salauds qui me prêchent aujourd'hui le "respect" du mineur. Moralistes borgnes, je l'ai été ce mineur, et je l'ai subi, ce respect. ». Pierre Assouline, lui, insiste joliment sur son intraitable soif de pureté : « (...) Tony Duvert était animé du démon de la pureté. Absolue et sans compromis. C'est pourquoi, du temps où il vivait encore en société, il faisait peur. On craignait la brutalité de sa franchise, son impuissance totale à s'abriter derrière le mensonge, sa dureté, ses colères, sa violence et sa capacité à provoquer des scandales en public pour une faute de goût en musique, un subjonctif de travers ou un manque manifeste de jugement littéraire. » Un seul blogueur ose aller un peu plus loin et s'accorder sur certaines des idées de Duvert au sujet des jeunes garçons ; il s'agit de Jacques de Brethmas, homosexuel libertaire et probablement franc-maçon, qui déclare : « d'un côté, la loi considère comme automatiquement irresponsable et dénué de discernement tout mineur de quinze ans impliqué dans des gestes sexuels

avec un partenaire plus âgé, lequel devient, quelles que soient les circonstances des faits, « un coupable agresseur sexuel », et de l'autre côté, une récente aggravation de l'arsenal sécuritaire (...), au point que devant la multiplication constatée des délits dont ils sont les auteurs, on veut (...) les incarcérer comme des majeurs. La logique voudrait qu'on choisisse entre les deux systèmes, responsables et capables de discernement ou non (...) »

Mais la plupart des articles, souvent écrivains ou journalistes, défendent leur propre boutique. Ils critiquent vertement, à travers l'œuvre de Duvert, le débordement anti-pédophilie qui, de nos jours, fait ressurgir des réflexes de censure qu'on croyait pourtant oubliés. Tous évoquent le fait que Duvert ne serait sans doute pas publiable aujourd'hui, comme le fait Assouline : « *Car nul mieux que lui savait que certains de ses textes, s'ils étaient écrits en début de XXI^e siècle, n'auraient guère de chance d'être édités. Sa liberté de ton, louée dans les années de la libération sexuelle, serait intolérable. Les ligues hurleraient aussitôt à l'apologie de la pédophilie et obtiendraient leur interdiction à la vente.* » Éric Loret dans *Libération* épingle l'esprit actuel qui assimile l'imaginaire au réel : « *Ses textes (...), viennent d'un temps où l'on ne croyait pas qu'un roman revenait exactement au même qu'un viol, une époque où les adultes se rappelaient avoir eu, vers 7 ou 8 ans, des désirs sexuels.* » Il rejoint en cela un Léo Scheer effrayé par la normalisation de la littérature : « *Ce qui s'est passé depuis me semble d'un autre ordre. Les conventions sexuelles sont essentiellement restées les mêmes : frontières solides et surveillance constante. Mais la ceinture s'est resserrée d'un cran, aucune échappatoire fût-elle imaginaire n'est plus acceptable, aucune voix autre ne peut être entendue, et la littérature doit s'aligner comme le reste sur les normes de la vie courante.* »

Un autre thème souvent abordé dans les articles est l'aspect terriblement tragique de la mort de Duvert : artiste adulé il y a 30 ans, il meurt aujourd'hui seul et à ce point oublié de tous qu'il faut attendre un mois pour que quelqu'un se rende compte qu'il n'est plus là — pas même un lecteur passionné ou un ancien ami, non, juste un simple voisin. Certes personne n'est vraiment à blâmer, du moins pas directement : il avait lui-même choisi cette réclusion, refusant tout contact, s'isolant d'une société tellement éloignée de ce en quoi il croyait, de ce qu'il avait si passionnément défendu et dont tout espoir de voir se réaliser l'avait quitté. « *Tony Duvert,*

brulé, carbonisé, avait sans doute choisi son bourreau : la solitude, l'isolement, le silence. » nous dit le blogueur et écrivain Ygor Yanka. Assouline nous le présente même comme mort publiquement quelques années auparavant : « À 63 ans, on le disait exténué. Sans plus de détail car rares étaient ceux qui avaient pu le rencontrer, voire même simplement lui parler, depuis qu'il avait choisi l'exil intérieur et une forme de réclusion il y a de nombreuses années de cela. Comme il n'avait plus rien publié depuis 1989 (alors qu'il écrivait toujours) et qu'il ne paraissait pas, dans tous les sens du terme, le monde littéraire en avait déduit qu'il était mort probablement à la fin du XX^e siècle. » Bernard Alapetite, lui, ne croit pas à un silence réellement volontaire : « Il est amusant, si je peux dire, de lire comment la presse régionale locale dresse le portrait de l'écrivain "silencieux" alors qu'il me semble qu'il faudrait dire contraint au silence, à l'occasion de son décès ». Même Gérard Mordillat, lorsqu'il a adapté *l'Île Atlantique* pour la télévision, raconte dans un entretien radiophonique pour *Télérama* qu'il n'a pas pu le rencontrer : toutes les communications se sont faites par lettre. Tout comme Assouline, il laisse toutefois entendre que Duvert continuait à écrire, et qu'il souhaitait entre autre réécrire *L'Île Atlantique*. On n'a plus qu'à espérer que des manuscrits posthumes puissent un jour être édités...

Avant de terminer, je souhaite signaler un article original que j'ai beaucoup apprécié sur la blogosphère : celui d'Anne Simonin, historienne au CNRS. Elle y perçoit de façon très pertinente une source d'inspiration que Duvert lui-même mentionnait à demi-mots, du côté de certaines publications pour jeunesse des années 60, surtout la collection « *Signes de pistes* » et la fameuse série du Prince Éric de Serge Dalens, illustrée de façon très sensuelle par un Pierre Joubert particulièrement inspiré. *Lors du Magazine de Pierre Bouteiller, sur France-Inter, le 6 avril 1978, Bertrand Poirot-Delpech offrait la plus fine analyse des racines littéraires de l'œuvre de Duvert : « ni Genet, dont Duvert confiait n'aimer pas le style fleuri, ni même Sade, dont il devait pasticher Les Cent Vingt Journées dans Paysage de fantaisie (Minuit, 1973), mais la littérature populaire pour adolescents de Serge Dalens, magistrat de son état, et de l'illustrateur, Pierre Joubert. Antonio Gramsci, dans ses Notes de prison, écrit quelque part que le mythe du surhomme doit probablement plus au Comte de Monte-Cristo qu'à Nietzsche. Et si le pre-*

mier attentat de Duvert était un attentat à la bienséance littéraire, à cette règle non dite qui consiste à n'avoir d'inspireurs que parmi ses pairs, et non dans une littérature moyenne, middlebrow ? »

Sources de cet article

- Jean-Noël Pancrazi, article du *Monde*, 23/08/08
http://www.lemonde.fr/carnet/article/2008/08/23/tony-duvert_1087124_3382.html
- Eric Loret, article de *Libération*, 23/08/08
<http://www.liberation.fr/culture/347102.FR.php>
- Dépêche du *Figaro*, 21/08/08
<http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2008/08/21/01011-20080821FILWWW00498-l-ecrivain-duvert-retrouve-mort-chez-lui.php>
- Dépêche de *Têtu*, 22/08/08
http://www.tetu.com/rubrique/infos/infos_detail.php?id_news=13341
- Gérard Mordillat, Interview pour *Télérama*
le document sonore peut être téléchargé :
<http://www.telerama.fr/livre/tony-duvert-par-gerard-mordillat,32694.php>
- Article de *Livre Hebdo*, signé « ca », 22/08/08
<http://www.livreshebdo.fr/actualites/DetailsActuRub.aspx?id=2097>
- Rémy Maucourt, article de *La Nouvelle République*, 21/08/08
<http://www.lanouvellerepublique.fr/dossiers/journal/index.php?dep=41&num=900346>
- Jacques de Brethmas, article de blog, 24/08/08
<http://brethmas.blogspot.com/2008/08/190-mort-dun-illustre-inconnu.html>
- Article de E-deo, signé « Thibaud », 23/08/08
<http://e-deo.info/archives/3536>
- Pierre Assouline, article de blog, 23/08/08
<http://passouline.blog.lemonde.fr/2008/08/23/mort-dun-ecrivain-a-thore-la-rochette/>
- Léo Scheer, article de blog, 26/08/08
<http://www.leoscheer.com/blog/2008/08/26/719-tony-duvert-est-mort>
- Bernard Alapetite, deux articles de blog, 26 et 28/08/08
<http://alapetite.canalblog.com/archives/2008/08/26/10350058.html> [page supprimée]
<http://alapetite.canalblog.com/archives/2008/08/28/10375537.html> [page supprimée]
- Anne Simonin, article de blog, 26/08/08
<http://www.mediapart.fr/club/blog/anne-simonin/260808/duvert-est-mort-vive-duvert>



L'âme « frémissante de peur, ivre de joie »

La redécouverte d'Achille Essebac*

par Caspar Wintermans

Le 2 février 1905, un drame survenu à Bonn vint enrichir la rubrique « faits divers » des journaux : sur une promenade publique et en plein jour, un étudiant parisien de dix-huit ans, Jules-Marie Malbranche, se tira, par deux fois, une balle dans la tête. Il survécut miraculeusement à cet acte de désespoir dont il avait auparavant expliqué les raisons dans une lettre à ses parents : il se sentait voué au malheur parce que la société interdisait ses amours garçonnières. Il s'était senti soutenu dans sa résolution par sa lecture de *Dédé*, un roman d'Achille Essebac dans lequel il vit un reflet de son propre drame. Le *Kölnische Zeitung* mentionna la présence à ses côtés d'un exemplaire de ce livre qui devait l'accompagner dans son ultime voyage.



Le jeune homme, après son rapatriement, fut interné à Charenton à la demande de son père, traumatisé et scandalisé. Les médecins qui eurent à le soigner – et qui publièrent une analyse de son cas dans une revue psychiatrique – auraient pu attribuer une part de responsabilité dans le drame à M. Essebac et à son éditeur, Ambert et C^{ie}. Certains livres, en effet, exercent de pernicieuses influences, et ceux d'Achille Essebac, qui ont connu de nombreuses

* Version française d'un article paru en néerlandais et en anglais dans *Gay News* n° 205, septembre 2008, pp. 22-26. [Août 2008 en couverture.]

éditions dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale, pouvaient être considérés comme particulièrement dangereux par des parents sourcilleux.

Les œuvres d'Essebac sont aujourd'hui oubliées comme celles de plusieurs de ses confrères de la *Belle Époque*, qui régalerent leurs lecteurs avec des romans dits « psychologiques » — comprenez : « osés ». Dans la « Collection Ivoire » qui fut celle de *Dédé*, parurent des livres au titre racoleur, comme *Luxuria*, *La Libertine* ou *La Proie*, livres dont les succès eurent le sort des feux d'artifices : éclatants, mais brefs. Ceux qui, aujourd'hui, connaissent le nom d'Essebac, l'ont selon toute vraisemblance rencontré dans *L'Exilé de Capri* (1959) de Roger Peyrefitte, une biographie romancée du riche mais infortuné baron Jacques d'Adelsward-Fersen qui fut arrêté en juillet 1903 (il n'avait que vingt-trois ans) peu de temps avant son mariage avec une jeune aristocrate, et qui fut condamné à six mois d'emprisonnement pour les spectacles décadents qu'il avait organisés dans son appartement de l'avenue Friedland. Ces spectacles consistaient en *tableaux vivants* composés de garçons très légèrement vêtus ; les tableaux parurent, aux yeux du juge, un peu trop vivants. Ami de Fersen, Essebac qualifia ces représentations d'offensives et d'artistiques. Il fut l'un des rares à ne pas renier l'aristocrate compromis, et lorsque ce dernier, en 1909, fonda *Akados*, le premier périodique gay de France, il y collabora par un court article aux résonances biographiques.

Le Charme des adolescents

Peyrefitte, auteur des *Amitiés particulières* (1944), roman qui se déroule dans l'atmosphère étouffante d'un collège religieux, ne portait pas Essebac en très haute estime. L'œuvre de ce dernier, selon lui, se situait hors la littérature ; mais cette critique caustique ne reposait pas sur une connaissance réelle de l'œuvre en question. Dans une lettre datée de 1979, Peyrefitte admit n'avoir pas lu les romans dont il parlait.

Cette lettre fut adressée à Jean-Claude Féray, qui est le premier à avoir défendu cet obscur auteur. Son *Achille Essebac, romancier du Désir* a paru en mars 2008, et il a donné une postface à la réédition de la traduction allemande (1902) de *Dédé*, récemment publiée par Männerschwarm Verlag.

La difficulté des recherches biographiques sur Essebac tenait au fait que sa famille avait changé de patronyme. « Essebac » est en effet un pseudonyme, l'anagramme de son véritable nom, « Bécasse », dont la connotation péjorative explique la demande de changement par les descendants collatéraux. En 2005, Féray eut au téléphone le petit-fils du frère cadet d'Essebac, dont la mère — la nièce d'Achille, par conséquent, née en 1913 — était encore en vie. Le fils promit d'interroger sa mère, dans l'hospice où elle résidait, à propos de l'oncle qu'elle avait connu. Celle-ci, qui allait décéder à peine quelques jours après, avait dit de son oncle qu'il « habillait les petits rats de l'Opéra », mais elle n'avait pas parlé de son œuvre littéraire.

Henri-Louis-Achille Bécasse est né à Paris le 29 janvier 1868. Son père, appareilleur à gaz, tenait une boutique florissante de luminaires à gaz et gagnait bien sa vie. De l'âge de sept ans à sa treizième année, Achille fréquenta les Frères des Écoles chrétiennes de Passy. Les expériences qu'il y vécut lui laissèrent une impression durable qu'il voulut transposer dans *Dédé*, son plus célèbre roman. On ignore pourquoi il quitta l'établissement si jeune. Fut-ce en raison d'une amitié particulière jugée offensante ? En raison de résultats scolaires insuffisants ? Les archives nous apprennent qu'il fut un élève médiocre. Peut-être prit-il ensuite des cours particuliers. On ignore également s'il suivit l'enseignement de l'École des Beaux-Arts de Paris, mais de nombreux arguments plaident en faveur de cette hypothèse. Cette École apparaît en effet dans presque tous ses romans ; les listes d'électeurs parisiens donnent Achille Bécasse comme dessinateur ; et il compte beaucoup d'artistes parmi ses amis. L'exemplaire de *Dédé* qui figure dans la collection privée de Paul Snijders porte une dédicace versifiée au peintre George Barbier, qui contribua à immortaliser le danseur Nijinski, une icône de la communauté gay.

La parution en 1901 de *Dédé* avait été précédée par celle de *Partenza... vers la Beauté !* un journal de voyage en Italie publié dans les dernières années du XIX^e siècle. Dans ce journal perçait déjà l'obsession majeure d'Essebac : son admiration pour la beauté masculine, et plus particulièrement son enthousiasme pour les charmes adolescents. À une époque où « le culte du sexe dit *faible* confinait à l'idolâtrie » — pour citer Féray, qui parle même de *vulvolâtrie* — Essebac chanta un hymne à l'éphèbe, dont la beauté

était à ses yeux bien supérieure. Il fallait beaucoup de courage pour le faire ; Essebac en avait pleinement conscience. « Ce que je vais écrire est immoral » prévient-il dans la préface de *Dédé*, en ajoutant qu'il convenait « peut-être » que les « prudes et les timorés » laissent ce livre de côté.

Une passion ardente, mais chaste

Dédé nous conte l'amour de Marcel Thellier pour André Dalio, tous deux élèves d'une école religieuse parisienne. André, dont le diminutif donne son titre au roman, est extrêmement séduisant. C'est un être artiste, hyper-sensible, et de santé fragile. Essebac ne laisse guère le lecteur douter que le héros ne connaîtra pas la vieillesse, et Marcel se surprend à penser qu'un tel sort est préférable : il ne peut et ne veut imaginer Marcel adulte, contraint de se raser. On trouve une réflexion semblable dans *La Mort à Venise* (1911), la nouvelle de Thomas Mann : l'écrivain von Aschenbach, hypnotisé par Tadzio, garçon de quatorze ans, éprouve une satisfaction à l'idée que le « tendre et maladif » adolescent mourra jeune.

Les prêtres ne jouent qu'un rôle mineur dans *Dédé*, contrairement à ceux des *Amitiés particulières* de Peyrefitte ou des *Garçons* (1969) de Montherlant. Le narrateur se contente de noter de manière ironique que la plupart d'entre eux « étaient d'une laideur plastique irréprochable ». Et c'est la raison pour laquelle Dédé ne s'intéressait pas à eux, car il « s'affligeait de ce qui n'était pas la beauté ». Il partageait ce souci de perfection visuelle avec Marcel, lequel fut surpris d'apprendre que les garçons, à la différence des filles, n'avaient pas l'autorisation de s'embrasser. C'est pourquoi ce fut un événement considérable lorsque, l'âme « frémissante de peur, ivre de joie », il embrassa Dédé sur la bouche, pour la première fois. Le baiser suivant donné à Dédé fut aussi le dernier : allongé sur son lit de mort, Dédé, frappé par la tuberculose, venait de s'éteindre. La bonne sœur qui veillait le corps n'eut pas le même regard que Marcel : celui-ci crut, en secret, avoir effleuré de ses lèvres les lèvres de l'Hermès de Praxitèle...

La passion de Marcel pour Dédé est ardente, et néanmoins chaste. C'est Albert qui excite sexuellement Marcel ; Albert avec qui il aime nager dans la rivière de la campagne solognote, pendant les vacances d'été. La description de ces exercices par Essebac, très suggestive, a dû certainement échauffer nombre de

contemporains gays. Jean-Claude Féray souligne que l'auteur évoque délicatement les « plaisirs solitaires » auxquels se livrent ses héros, sans que ces derniers – fait notable – manifestent le moindre sentiment de culpabilité. Des ombres bleutées sous les yeux – témoignage, selon l'opinion prévalente à l'époque, de pratiques onanistes –, ajoutent à la séduction de leur visage.

Les critiques n'ont pas noté ce détail, ou bien ont choisi de ne pas le mentionner. Les recensions de *Dédé* furent toutes très élogieuses, notamment à propos du style d'Essebac. Un critique a même comparé l'auteur à Flaubert, ce qui n'est pas un mince hommage.

Misogynie

Avec un peu plus d'assurance, l'auteur se lança dans un deuxième roman, *Luc* (1902), dans lequel sa misogynie devint plus visible. L'attitude de Dédé envers les femmes en général se manifeste d'une manière très succincte, dans le chapitre 23 du roman: « Brrr... ». Le protagoniste de *Luc* – enfant de chœur, choriste, modèle et acteur – est aimé du peintre Julien Bréard. Son comportement est plus modeste que celui de l'effrontée Rita Girly (*sic*) déterminée à posséder *Luc* et qui, durant une répétition de la pièce dans laquelle il joue le premier rôle, glisse sa « main avide » sous la tunique du héros, « avec une telle précision audacieuse, en ajoutant au geste la parole obscène », que le garçon outré lui crache au visage.

Il s'attendait, en retour, à quelque énormité de cette garce. Mais le crachat était tombé juste sur sa bouche, elle affecta d'en boire goulûment la tiédeur en fermant ses yeux plombés dans un spasme. Lucet haussa les épaules de mépris; ce qu'ayant vu, elle se prit à pleurer...

Rita Girly est une peste, mais elle ne constitue pas une menace réelle, contrairement à deux femmes qui jouent un rôle important dans le troisième bestseller d'Essebac, *l'Élu*, qui parut également en 1902. *La Sanguisuga*, c'est-à-dire la sangsue, et Albine de Miro-mesnil font tout ce qu'elles peuvent pour contrarier l'amour qui unit Pierre Pélissier, un céramiste français de vingt-deux ans, et

Luigi, surnommé Djino, un adolescent romain de seize ans dont les charmes sont décrits de manière copieuse et presque obsessionnelle. En proie à la jalousie, *La Sanguisuga* tombe sur le poignard avec lequel elle voulait frapper Luigi — Essebac ne répugne pas à décrire des scènes mélodramatiques — et Albine jure de ne relâcher le héros que « crevé », après l’avoir séduit et épuisé dans son lit. Le malheureux garçon, qui souffre d’une maladie de cœur, décède dans le dernier chapitre.

Tableaux vivants

Quelques pages de *L’Élu* ont pour cadre le studio du Professeur Peterson, qui photographie des garçons romains pour une clientèle homosexuelle. Luigi est l’un de ses modèles, qui n’avait jamais accepté de poser nu avant d’avoir rencontré le héros. « Le désir d’être agréable à Pierre acheva de vaincre ses scrupules charmants. » Ce passage fait songer au baron Wilhelm von Gloeden et à Wilhelm von Plüschow (surnommé *le plus chaud*), deux photographes travaillant en Italie, et qui avaient acquis une certaine célébrité autour de 1900 par leurs photos de beaux garçons peu ou pas du tout vêtus. Essebac connaissait leurs œuvres — une photo de Gloeden orne la couverture de l’une des éditions de *Dédé* — et lui-même prit plaisir à manier l’appareil photographique. Un libraire parisien a eu la bonne fortune de découvrir récemment un album contenant 156 photographies réalisées par Essebac. Cet album a été vendu pour 3 500 €.

Les clichés d’Essebac sont fascinants. L’écrivain photographiait les adolescents à la manière des artistes allemands Gloeden et Plüschow, mais tandis que ces derniers produisaient des images évoquant l’Antiquité classique, les modèles du Français étaient vêtus de costumes du moyen âge ou de la Renaissance. On croirait des acteurs photographiés sur scène. Peut-être prirent-ils part aux *tableaux vivants* de Fersen.

Nous avons vu que ces spectacles avaient abouti, au cours de l’été 1903, à un scandale retentissant. Jean-Claude Féray suppose que ce scandale infléchit la carrière ultérieure d’Achille Essebac. Les journaux fulminèrent contre les dangers d’une littérature décadente — comprenez : homosexuelle. Un rétablissement de la morale fut à l’ordre du jour, et bien que *Dédé*, *Luc* et *L’Élu* connurent des rééditions après la condamnation du baron, le roman d’Essebac

qui suivit, *Les Griffes* (1904), n'avait plus l'amour grec pour sujet, et le dernier en date, *Nuit païenne* (1906), qui est la description du bal des quatz'arts organisé chaque année par les étudiants de l'École des Beaux-Arts, effleure à peine ce thème. Mis à part l'article dont nous avons parlé dans *Akados*, Essebac ne publia plus qu'une nouvelle, dans la revue *Pan*. Ce fut en 1910. De cette date à sa mort, le 1^{er} août 1936, Essebac, qui avait gagné sa vie comme comptable, garda le silence le plus total. Aucun journal ne mentionna sa disparition. Il est vrai que le même jour, les yeux du monde entier étaient tournés vers l'inauguration des Jeux Olympiques de Berlin. L'État nazi faisait fermer les lieux de rencontre homos que l'Allemagne wilhelmienne avait vu naître. Parmi ces lieux figurait le « Dédé-bar » dans la capitale. Les poussières de l'oubli commencèrent à s'accumuler sur Essebac et sur son œuvre étrange.

Sentiments cachés

Jean-Claude Féray a réalisé un travail pionnier avec la biographie intéressante de ce romancier, qui reprend de larges extraits de ses livres aujourd'hui introuvables. Il a conscience qu'un roman comme *Dédé*, avec son style *fin-de-siècle*, peut paraître par moments un peu suranné à un lecteur moderne. Mais chaque période littéraire possède un mode d'expression qui lui est propre. Il serait injuste de qualifier Essebac de vieillot ou d'obsolète. Il a eu le courage de décrire les amours masculines de façon positive, et a pris pour cela le risque de recevoir les critiques méprisantes d'écrivains comme Henri Gauthier-Villars dit Willy, qui a qualifié de « saletés proprettes » la prose poétique d'Essebac. Les vicissitudes de *Dédé*, en particulier, ont profondément touché, en son temps, d'innombrables homosexuels. Leurs sentiments les plus intimes et les plus secrets ont pu, grâce à la plume talentueuse de l'écrivain, apparaître au grand jour.

En regardant le portrait photographique d'Essebac (dont l'autorisation de reproduction n'a été accordée par la famille que pour la seule monographie de Féray), je me suis demandé dans quelle mesure cet écrivain élégant, tiré à quatre épingles, qui, sur cette photo, couvre d'un bras affectueux et protecteur l'épaule de son jeune frère, a eu la possibilité de goûter aux plaisirs que la plupart d'entre nous tiennent pour acquis. A-t-il pu connaître l'entière satis-

faction de ses désirs ? Ou bien faut-il plutôt lui appliquer cette formule que Thomas Mann, torturé par ses penchants sexuels, écrivit dans *Der Erwählte* (L'Élu) ? « Raconter une histoire n'est, trop souvent, qu'un simple substitut aux plaisirs que le ciel nous a refusés ou que nous nous sommes refusés à nous-même. »

CASPAR WINTERMANS

Mes remerciements à James Jenkins et à Paul Snijders.

Références

Achille Essebac, *Dédé*. Traduit du français en allemand par Georg Herbert. Avec une postface de Jean-Claude Féray (Hamburg : Männerschwarm Verlag, 2008) (Bibliothek rosa Winkel, Vol. 47), 256 pp., illus. ISBN : 978-3-939542-47-6. 14 €.

Jean-Claude Féray, *Achille Essebac, romancier du Désir* (Paris : Quintes-Feuilles, 2008). 340 pp., illus. ISBN : 2-9516023-9-1. 27 €.



Caspar Wintermans, né en 1966, vit à La Haye, en Hollande. Il a publié notamment :

- *Oscar Wilde, a Plea and a Reminiscence*. Woubrugge, The Avalon Press, 2002.
- *I Desire the Moon. The Diary of Lady Alfred Douglas (Olive Custance) 1905-1910*. Woubrugge, The Avalon Press, 2005.
- *Alfred Douglas. A Poet's Life and His Finest Work*. London and Chester Springs, PA, USA, Peter Owen, 2007.

Il va publier prochainement, en français, chez Valancourt Books (USA), *Un Scandale Belle Époque* qui est une étude des relations par la presse française du scandale de l'avenue de Friedland (affaire Jacques d'Adelsward de Fersen / Hamelin de Warren).

Jouons au docteur

par Verneuil



Chaque site s'adressant aux ados se doit d'avoir sa petite rubrique questions-réponses sur la sexualité. Toujours les mêmes questions et les mêmes réponses convenues qui n'apportent rien. Les adolescents ont simplement de fortes pulsions sexuelles, souvent passagèrement homosexuelles, et les mêmes angoisses autour de la taille de leur pénis et la normalité de leurs désirs. Pourquoi ne pas laisser le soin à un médecin pédéraste de leur répondre ? Les questions ci-après sont toutes reprises, à la lettre près, sur des sites de conseils médicaux. On voit, à la naïveté des questions, la pertinence de l'enseignement de l'éducation sexuelle à l'école...

Fabien - 14 ans

Voilà en fait mon pénis ne mesure que 4 cm au repos mais 16,5 cm en érection. Donc voilà, je me demande si c'est normal qu'il soit si petit au repos... Car c'est assez humiliant.

Docteur Popaul

Si tu entres en érection en dix secondes, ça te fait une moyenne de 45 m/heure, ce qui n'est pas mal du tout ! Par ailleurs, ton pénis, au repos, il ne te sert qu'à uriner et là, une grande taille est plutôt un handicap, comme tu peux imaginer.

Jules - 16 ans

C'est quoi la taille moyenne d'un pénis à 14-15 ans ? Est-ce que 18 cm c'est assez long ? Est-ce que c'est une mauvaise chose ?

Docteur Popaul

Bon, je note que tu as 16 ans, et que tu poses la question pour un 14/15 ans. Donc tu ne parles pas du tien mais de celui de ton petit copain ? Vous vous amusez bien le mercredi après-midi ? Bon, savoir si c'est bon ou mauvais, ça dépend de l'usage que tu en fais. 18 cm, à caresser, c'est plutôt agréable ; à avaler, ça demande un petit peu d'entraînement et si il te sodomise, respire bien fort.

Fabrice - 15 ans

Qu'est-ce qui influence la taille du pénis ?

Docteur Popaul

Sauf s'il est doté d'une personnalité assez faible, rien ne peut influencer un pénis. Je suppose que tu voulais parler d'influer ? Ce qui influe sur la taille du pénis varie selon les individus. Personnellement, un Garçon de onze ans vêtu d'un simple short court et évasé, laissant apparaître d'affriolants détails anatomiques, a tendance à influencer assez fortement sur la taille de mon pénis.

Stephan - 13 ans

Est-ce que c'est vrai que plus tes pieds sont grands plus ton pénis est grand, ou est-ce seulement un mythe ?

Docteur Popaul

Je confirme : mon pénis est plus grand maintenant que je chausse du 42, que quand je chausais du 26...

Alex - 15 ans

Salut. Une question rapide. Est-ce qu'il y a un lien entre la taille de vos mains et celle de votre pénis ?

Docteur Popaul

Le lien entre ma main et la taille de ton pénis est causal.

Jérémy - 14 ans

Est-ce que la race a de l'influence sur la taille du pénis ? Je sais que les noirs sont supposés en avoir de bien plus gros que les blancs mais le garçon noir que je connais a un pénis assez petit.

Docteur Popaul

Tu t'es fait avoir... Refais l'étude sur un échantillon plus vaste ou laisse tomber les moins de 6 ans.

Antoine - 16 ans

Salut, j'aimerais savoir à quel âge votre pénis a commencé à grandir parce que le mien je le trouve petit, et j'ai jamais eu l'impression qu'il est grandi, merci de votre réponse.

Docteur Popaul

C'est difficile de me rendre compte. Si t'es né avec un pénis de 22 cm, je serais toi, j'accepterais d'en rester là.

Sélim - 13 ans

Moi et mon copain on s'est masturbé l'un l'autre une fois. C'est normal ? Suis-je gay ?

Docteur Popaul

Une seule fois ? Je ne sais pas si tu es gay, mais un gros menteur, sûrement !

Pierrot - 14 ans

Est-ce que vous vous êtes déjà branlé dans la même pièce qu'un copain, de telle sorte que vous pouviez voir vos teubs et personne n'était gêné ? Si ça vous est arrivé, est-ce que vous avez regardé la bite de l'autre quand vous vous branliez ?

Docteur Popaul

Honnêtement, si c'est pour se branler ensemble dans la même pièce, sans se regarder, tu m'expliques l'intérêt ?

Benjamin - 14 ans

À tous ceux qui se sont déjà branlé avec un ami, vous aviez un moyen de savoir lequel de vos potes allait accepter, juste en lui parlant ? Comment vous saviez si ce sont le genre de mecs à accepter ?

Docteur Popaul

Ma méthode infailible : tu dis à Emilien que tu sais que Jacques et Martin se branlent tous les mercredis après le foot. Et tu regardes. S'il ne bande pas, tu vas voir Jacques pour lui dire que Martin et Emilien... etc. Tu fais le tour. C'est bien le diable si aucun ne bande ! Bon si les trois t'attendent à la sortie du collège pour te casser la gueule, c'est que t'es tombé sur une mauvaise série...

Martin - 13 ans

J'ai entendu que quand tu vas au collège, les mecs se retrouvent pour se branler et que ça arrive dans presque tous les collèges ? Est-ce vrai ?

Docteur Popaul

Dis, à 13 ans t'es pas encore au collège ? Ou alors t'es tombé sur LE collège où ça ne se fait pas ? Si ça te manque vraiment reparles-en avec celui qui t'as raconté ça, à mon avis, c'était une proposition.

Vincent - 13 ans

Si vous ne l'avez pas encore fait, est-ce que vous aimeriez faire des trucs avec un mec chaud ? Comme se branler, comparer, se toucher... ?

Docteur Popaul

Faire des trucs avec un mec froid, ça s'appelle de la nécrophilie. Sinon, si c'est une proposition, passe ce soir à mon cabinet, je te ferai une réponse adaptée.

Arnaud - 14 ans

Est-ce que vous avez déjà eu un copain pour coucher chez vous, et après avoir attendu qu'il dorme, vous lui avez fait des trucs? Je suis un peu inquiet parce que je trouve ça très excitant.

Docteur Popaul

Je ne suis pas sûr de comprendre si tu tenais le rôle de l'endormi ou du tripoteur. Et si par « faire des trucs » tu entends le sodomiser sans qu'il se soit réveillé, tu es fondé à imaginer que c'est un simulateur. Dans les deux cas, je ne vois pas ce qui t'inquiète... ■



La mue des garçons chanteurs

par Panrace



Mulieres in ecclesiis taceant.

Que les femmes se taisent dans les assemblées.

Paul, Corinthiens I 14, 34

Hérité du judaïsme, l'interdit fait aux femmes de parler durant les cérémonies religieuses s'est longtemps étendu même au chant. Or, très tôt, la musique occupe une place importante dans la liturgie chrétienne. Pour pourvoir au besoin en voix aiguës, plusieurs solutions ont pu être adoptées au fil des siècles. Pédophiles ou pédérastes que nous sommes, nous pensons

bien sûr immédiatement aux jeunes garçons mais il faut savoir que les parties aiguës ont été très souvent tenues par des hommes, falsettistes ou castrats. Le fausset est une technique vocale qui permet de chanter aigu en empêchant la contraction normale des cordes vocales, seule vibrant la muqueuse qui les recouvre : durant la Renaissance, les falsettistes espagnols étaient renommés dans toute l'Europe et pourvoyaient notamment aux besoins du Vatican, avant le développement de la castration des garçons en Italie. Pratiquée avant la puberté, la castration permettait au garçon de conserver une voix aiguë. Qu'on n'aille pas imaginer toutefois que le castrat chantait avec sa voix d'enfant ! La croissance du visage comme du reste du corps modifiait les caractéristiques de la voix en même temps que celle-ci gagnait en puissance et en technique. Les belles voix de garçon n'en étaient pas moins particulièrement prisées. Avant de devenir l'un des plus grands compositeurs de la seconde moitié du XVI^e siècle, le petit chanteur Roland de Lassus aurait été enlevé pas moins de trois fois pour la beauté de sa voix !

L'interdiction faite aux femmes de chanter à l'église a été progressivement levée à partir du XVIII^e siècle, plus ou moins vite selon les endroits. Le luthéranisme autorisa d'emblée les femmes et les filles à chanter les hymnes entonnés par l'assemblée. Depuis le début du XVIII^e siècle, à Hambourg où officia Mattheson puis Telemann, les femmes étaient autorisées à chanter la musique composée pour les offices (au début, cachées derrière un rideau). Il n'en allait pas de même à Leipzig, où œuvrait Johann Sebastian Bach. Cela dit, « musique religieuse » n'est pas exactement synonyme de « musique d'église » : l'interdiction visant les femmes ne valait évidemment ni dans les foyers, ni au couvent, ni dans les salons de l'aristocratie. Il n'en reste pas moins que les femmes furent exclues d'une très large partie de la musique religieuse, du Moyen Âge à la fin de la période baroque. Ce fut assez vainement que l'Église catholique continua à s'élever, jusqu'au début du XX^e siècle, contre le recours à des chanteuses pendant les offices.

Parallèlement au divorce regrettable entre la musique classique contemporaine et le public, la seconde moitié du XX^e siècle a vu naître un intérêt croissant pour la musique ancienne, à peu près tombée dans l'oubli si l'on excepte l'œuvre de Johann Sebastian Bach. Pendant une centaine d'années, on avait joué Bach avec les effectifs vocaux et instrumentaux du XIX^e et du XX^e siècles, sans se

préoccuper des pratiques d'exécution ou de la facture instrumentale de son époque. À partir des années 1950 commença toutefois à émerger un mouvement visant à renouveler la pratique de la musique ancienne.

Gustav Leonhardt et Nikolaus Harnoncourt firent partie de ces pionniers. Partant du principe qu'une connaissance aussi complète que possible du contexte dans laquelle est née une musique donnée doit être à la base de toute interprétation de cette musique, ils ont orienté leurs recherches vers les instruments anciens, les partitions d'époque et les traités d'interprétation des XVII^e et XVIII^e siècles. Ce mouvement d'un retour aux sources pour l'interprétation de la musique ancienne prit son envol durant les années 1970, avec le premier enregistrement de l'intégrale des cantates d'église de Bach sur instruments anciens.

Allant jusqu'au bout de leur logique, Harnoncourt et Leonhardt osèrent alors ce qui était devenu impensable et l'est pratiquement redevenu aujourd'hui : remplacer les femmes par des garçons ou des hommes, non seulement dans les chœurs mais aussi dans les airs de solistes. Ces choix vocaux et instrumentaux déchaînèrent les passions, tant du côté des partisans des deux musiciens que du côté de leurs détracteurs. Aujourd'hui, au moins en apparence, le mouvement de la musique ancienne l'a emporté, au point qu'il n'y a même plus lieu de continuer à parler de « mouvement » : interpréter Couperin sur un clavecin va désormais de soi, comme de jouer les œuvres pour orchestre de Bach ou de Handel sur instruments anciens. Pour l'amateur actuel de cette musique, il saute immédiatement aux oreilles que les *Variations Goldberg* n'ont pas été écrites pour le piano ni les *Sonates du rosaire* pour un violon moderne. Et on a peine aujourd'hui à comprendre la violence et la bêtise de la majorité des attaques qui s'abattirent sur Harnoncourt et Leonhardt pendant une quinzaine d'années. Malgré tout, curieusement, de nos jours, pratiquement personne ne s'étonne de ne pas entendre plus souvent des garçons chanter la musique religieuse de la même époque.

De fait, aussi bien au concert qu'au disque, les interprétations « sur voix anciennes » sont rares. Si tout le monde a fini par suivre Leonhardt et Harnoncourt dans le domaine instrumental, il en est allé autrement pour le chant. Comment a-t-on pu en arriver là ?

En deux mots comme en cent : la mue.

Voyons maintenant résumés les arguments des musiciens spécialistes de la musique ancienne qui ont fait le choix de ne pas recourir aux garçons chanteurs.

Aujourd'hui, nous disent-ils, les garçons muent généralement vers 13 ou 14 ans, alors qu'autrefois la mue ne survenait que beaucoup plus tard : on sait que Haydn, par exemple, a chanté comme soprano jusqu'à l'âge de 16 ans, d'autres jusqu'à 17 ou même 18 ans ; encore au ^{xx}^e siècle, le ténor Peter Scheier, qui a commencé sa carrière de soliste comme alto dans le chœur de garçons de Dresde, n'a mué qu'à l'âge de 16 ans. Cette mue plus tardive laissait aux jeunes chanteurs le temps d'acquérir une maturité psychologique, artistique et technique bien plus grande que celle des petits chanteurs actuels, d'autant que les garçons étaient traités alors très tôt comme des adultes, tandis que notre époque tendrait au contraire à infantiliser les individus. Il convient encore de rappeler l'omniprésence du christianisme dans les sociétés européennes. Les garçons d'une époque largement déchristianisée comme la nôtre peuvent-ils encore seulement comprendre l'objet de cette musique, condition minimale requise pour prétendre l'interpréter ?

Philippe Herreweghe dit être sensible à la magie des voix de garçons. N'a-t-il pas donné son premier concert de la *Passion selon saint Matthieu* avec le chœur et les solistes garçons de Hannovre ? ou encore, en concert, le *Requiem* de Fauré avec le jeune James Rainbird et les Petits Chanteurs de Saint-Louis ? Ce furent toutefois des exceptions dans son parcours de chef. Aujourd'hui, les seuls garçons qui aient droit de cité sous sa direction sont cantonnés au choral du chœur d'entrée de la *Passion selon saint Matthieu*. Assez comiquement, il s'agit là d'une pratique héritée... de la tradition romantique, que les pionniers du renouveau de la musique ancienne s'étaient employés à démolir. Il y aurait beaucoup à dire sur un certain « embourgeoisement » de l'interprétation de la musique ancienne, auquel Harnoncourt lui-même a fini par succomber. Mais revenons aux garçons chanteurs ! Herreweghe déplore qu'il soit devenu impossible de trouver des sopranos ou altos garçons capables de rendre justice à la musique ancienne, faute d'une maturité psychologique, intellectuelle, culturelle, émotionnelle et musicale suffisante.

Dans les années 1980 et jusqu'au début des années 1990, Andrew Parrott se livra pour sa part à d'intéressantes expériences sonores. Musicologue scrupuleux, il semblait alors ne pas se satisfaire de la solution féminine pour remplacer les voix de garçons. Pour les mêmes raisons que Philippe Herreweghe, il ne pouvait néanmoins se résoudre, au contraire d'Harnoncourt et de Leonhardt, à simplement faire appel à des garçons chanteurs. La solution qu'il choisit fut alors de mêler voix de femmes et voix de garçons : dans son enregistrement de la *Messe en si mineur* de Johann Sebastian Bach, les parties de Soprano I & II sont confiées à des femmes « *boyish style* » (Emma Kirkby, Emily van Evera), les parties d'alto à des garçons du Tölzer Knabenchor ; pour les chœurs de la *Passion selon saint Jean*, c'est à une autre combinaison, plus cohérente, qu'il recourt, avec deux femmes et un garçon pour tenir la partie de soprano, une femme et un garçon pour la partie d'alto. « Les voix qui chantaient les parties supérieures de Bach ont disparu. Ses sopranos et altos étaient des garçons expérimentés de 15 à 19 ans [*in their mid or late teens*] n'ayant pas mué (Bach n'utilisait pas de falsettistes à Leipzig [affirmation péremptoire]). Nous utilisons ici un mélange des deux substituts modernes les plus proches : des voix de femmes et de garçons (plus jeunes). » (Hugh Keyte, 1985, livret de la première édition de la *Messe en si* dirigée par Andrew Parrott) « On espère que l'effet produit par un garçon « moderne » et une femme chantant ensemble approchera le genre de son, d'agilité et de pénétration que Bach aurait attendu de ses jeunes étudiants, qui âgés de près de vingt ans [*in their late teens*] chantaient encore les parties supérieures. » (John Butt, 1991, livret de la deuxième édition de la *Passion selon saint Jean* dirigée par le même Parrott) À défaut d'être parfait, ce compromis par Andrew Parrott découlait-il au moins d'un certain souci d'honnêteté musicologique. Ce furent hélas ses seuls essais au disque. Ils témoignent d'une époque révolue où les interprètes de musique ancienne en quête d'authenticité devaient encore se justifier, un peu honteusement, de leur refus de faire appel à des garçons chanteurs pour les musiques qui les requièrent.

Avec les années 2000, nous avons droit désormais aux « baroqueux décomplexés » comme Paul McCreesh. Quand on l'invite à s'exprimer sur la question des garçons chanteurs, à l'occasion de la parution de son enregistrement de la *Passion selon saint Matthieu*,

il déclare : « Si j'avais le sentiment qu'on puisse trouver des garçons qui puissent chanter, en qualité, à cinquante pour cent des capacités des meilleurs chanteurs baroques actuels, j'y songerais certainement. Mais comme la voix mue beaucoup plus tôt aujourd'hui, il n'y a sans doute pas un seul garçon au monde qui puisse rendre les émotions de cette musique, même s'il est à la hauteur de ses exigences techniques. Je ne veux pas utiliser des voix de garçons simplement parce qu'ils savent bien chanter, qu'ils ont une jolie voix et qu'ils sont mignons. » Sauf le respect que j'ai pour Paul M^cCreesh en tant que musicien (ses enregistrements parlent pour lui), je n'ai jamais rien lu d'aussi consternant de malhonnêteté et d'autosuffisance sur le sujet des garçons chanteurs !

La clef de voûte du discours justifiant l'éviction des garçons chanteurs de la musique ancienne est donc bien l'âge de la mue des garçons, censément beaucoup plus précoce aujourd'hui qu'autrefois. Ce qui me frappe, c'est l'empressement à mes yeux proprement extraordinaire avec lequel ces musiciens ont pu prêter foi à cette idée extravagante qu'au moins jusqu'au XVIII^e siècle les garçons muaient en moyenne entre 16 et 18 ans. La thèse d'un écart à ce point important entre l'époque contemporaine et le XVIII^e siècle devrait s'appuyer sur des arguments, des preuves ou au moins des indices ; c'est la moindre des choses que pourraient exiger des gens qui par ailleurs se sont attachés à remettre en question les habitudes d'interprétation héritées du XIX^e siècle, se sont plongés dans l'examen méticuleux des partitions manuscrites, des traités d'époque et des possibilités offertes par les instruments anciens. Or, sur quoi cette thèse de la mue tardive repose-t-elle ? *Rien*, comme je vais bientôt le montrer. Au fond, ce que tentent de dissimuler des discours comme ceux tenus par Philippe Herreweghe, Andrew Parrott ou Paul M^cCreesh relève à mon avis d'une profonde malhonnêteté intellectuelle : je suis presque certain que c'est en réalité pour des questions de goût ou par manque de courage que ces musiciens refusent de faire appel à des garçons chanteurs ou bien y ont renoncé. Aux larmes de crocodile de Philippe Herreweghe, à la mauvaise conscience d'Andrew Parrott, à la morgue stupide de Paul M^cCreesh, je préfère mille fois l'attitude d'un Peter Phillips, autre grand interprète de musique de la Renaissance, qui voilà des années déjà reconnaissait avec honnêteté

ne pas aimer les voix de garçons et ne pas y recourir pour cette raison principalement, les questions autour de la mue étant secondaires à ses yeux.

Commençons par tordre le cou à une fausse évidence. Le fait que Bach, Haydn ou n'importe qui d'autre ait chanté les parties de soprano jusqu'à l'âge de 16, 17 ou même 18 ans ne nous dit strictement rien sur l'âge de leur mue. Seul l'aurait fait un enregistrement de leur voix. Faute de cela, nous ne pouvons, *réellement*, rien déduire quant à leur mue. Tout simplement parce qu'un adolescent peut continuer à chanter comme soprano en voix de fausset. Il est vrai qu'aujourd'hui le chant en voix de fausset des adolescents est devenu rare. Dans la plupart des chœurs de garçons, on exclut des pupitres de soprano et d'altos ceux qui ont mué (ils seront éventuellement réintégrés plus tard comme ténors ou comme basses). Il y a toutefois des exceptions. Parmi les chœurs qui enregistrent au disque, je mentionnerai les Petits Chanteurs de Versailles (où les pupitres d'alto voire de soprano II intègrent des adolescents) et surtout les Petits Chanteurs de Vienne. Max Emanuel Cenčić est l'exemple le plus connu de garçon ayant continué à chanter comme soprano soliste bien après sa mue (que d'après les enregistrements je situe vers 14 ans). Dans la version par les Petits Chanteurs de Vienne du *Requiem* de Mozart dirigée par Peter Marschik, il chante comme soprano soliste à l'âge canonique... de 18 ans. Ce n'est qu'entre 20 et 24 ans que sa voix évoluera vers celle de mezzo-soprano. Max Emanuel Cenčić n'est pas une anomalie ou une rareté de la nature ; outre Terry Wey, on trouve bien d'autres exemples chez les Petits Chanteurs de Vienne, parfois très doués d'ailleurs, qui n'ont pas toutefois, contrairement à ces deux ex-Viennois, accédé à la célébrité.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la plupart des chapelles en Allemagne comptaient des sopranistes adultes. On ne voit pas pourquoi, compte tenu de la rigueur de l'interdit fait aux femmes de chanter à l'église, les maîtres de chapelle et autres directeurs de musique se seraient privés de la possibilité de faire chanter les parties aiguës par des sopranistes ou des altistes adolescents. Il est certain que le timbre de ces jeunes falsettistes diffère notablement à la fois des voix de jeunes garçons et des voix de falsettistes adultes, le larynx des adolescents n'ayant pas achevé sa maturation. Il est vrai aussi que chefs de chœur et auditeurs contemporains ont généralement

le souci de l'homogénéité des pupitres, ce qui impose entre autres aux choristes d'un même pupitre de disposer de timbres et d'une technique de chant analogues ; c'est un obstacle certain à l'intégration de falsettistes adolescents dans un chœur composé d'hommes et de garçons. Mais autrefois ce souci était loin d'être universel, puisqu'il n'était pas rare que les pupitres aigus mêlassent garçons, castrats et falsettistes. Si l'on s'en tient à ces seules considérations, il est donc tout à fait possible que les sopranos garçons de 16 à 18 ans dont on trouve mention çà et là dans les textes de l'époque aient été des falsettistes. Si l'on prend en compte d'autres éléments, on peut même considérer la chose comme des plus probables ; et, dans le cas où certains de ces sopranos avancés en âge aient pu chanter avec leur voix d'enfant, il est certain alors qu'ils constituaient des exceptions et non la règle, comme j'entends le montrer à présent.

Ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle que nous commençons à disposer de véritables statistiques concernant le développement des enfants et des adolescents. Il me faut reconnaître ici mon ignorance en la matière. Le peu que j'aie retenu de ces sources (anglaises) est que ce développement était effectivement plus tardif qu'aujourd'hui. Mais je ne me rappelle pas qu'il ait été fait particulièrement attention à l'âge de la mue. À vrai dire, les enquêtes de cette époque m'ont semblé d'un intérêt à peu près nul pour la question qui nous occupe ici, à savoir l'âge de la mue des garçons avant la levée de l'interdit fait aux femmes de chanter à l'église. Le XIX^e se distingue en effet des siècles précédents par l'industrialisation et la dégradation importante des conditions du travail des enfants. Article « Travail des enfants » de Wikipédia : « D'après une enquête de la British Association de 1878 [citée par Jean-Pierre Rioux dans *La Révolution industrielle*, Points Histoire, 1989], les garçons de onze et douze ans des milieux ouvriers ont une taille en moyenne inférieure de 12 cm à ceux des milieux bourgeois et aristocratiques allant à l'école. » Il me paraît donc déraisonnable d'extrapoler à partir de telles données (ne prenant apparemment même pas en compte la mue) pour affirmer quoi que ce soit au sujet de la voix des garçons aux époques antérieures. On pourrait bien sûr évoquer pour l'Allemagne la guerre de Trente Ans (1618-1648) qui plongea une grande partie de la population dans la misère, favorisa le développement d'une grande épidémie de peste et eut certainement

des répercussions sur le développement des garçons et donc sur l'âge de leur mue. Encore cela ne nous dirait-il rien des garçons du Leipzig de Bach, par exemple.

Pour estimer l'âge moyen de la mue des garçons d'autrefois, il paraissait somme toute assez logique de se tourner vers les premières intéressées, à savoir les maîtrises et chapelles de l'époque. Si nos baroqueux pédophobes avaient consenti à cet effort, je doute qu'ils eussent osé ensuite proférer leurs élucubrations. Ai-je moi-même fait cet effort ? Non. Mon excuse sera, outre de n'être ni musicien ni musicologue, celle de n'avoir ni le temps ni les moyens d'entreprendre moi-même de telles recherches. Cela dit, d'autres ont fait ce travail à ma place. Je présenterai donc ici une source de références compilées par Boyd Pehrson, contributeur parmi les plus actifs du site *Bach Cantatas*.

L'étude des registres de la cathédrale de Séville au XVI^e siècle permet de conclure que la mue des garçons du lieu et du temps survenait en moyenne à l'âge de 15 ans : pour obtenir une bourse d'étude, il fallait en effet avoir chanté au minimum trois ans dans le chœur, l'âge limite d'admission étant de 12 ans (faites le calcul) ; en outre, la plupart des choristes se voyaient effectivement délivrer leur bourse à 15 ans. D'après Craig Wright (*Music and Ceremony at Notre Dame of Paris*, Cambridge University Press, 1989), les registres de la cathédrale parisienne font apparaître des données similaires. Le D^r le Huray, auteur d'un travail non publié intitulé *The Cathedral Music at Chichester during the 16th and 17th Centuries*, cité par Ian Payne (*The Provision and Practice of Sacred Music at Cambridge Colleges and Selected Cathedrals c.1547-c.1646, A Comparative Study of the Archival Evidence*, Garland Publishing, 1993) a calculé que les garçons restaient dans le chœur pendant six ans en moyenne pour la période 1545-1603, quatre ans et demi en moyenne pour la période 1603-1642. Malheureusement, les âges d'admission ne sont pas précisés dans les registres de la cathédrale de Chichester. En supposant qu'ils aient été les mêmes qu'aujourd'hui (de 8 à 9 ans), on peut estimer l'âge de la mue de ces garçons comme étant compris entre 13 ans et demi et 15 ans. Roger Bowers (« The Vocal Scoring, Choral Balance and Performing Pitch of Latin Church Polyphony in England, c. 1500-58 » in *Journal of the Royal Musical Association (JRMA)*, 112 (1987), pp. 38-76, p. 48 note 23) fournit des données similaires, assorties cette fois des âges

d'admission des choristes, qui permettent de déduire que les garçons chanteurs de l'époque muaient vers 14 ou 15 ans en moyenne. Les registres tenus par Bach au début de son cantorat à Leipzig montrent que la majorité des garçons avait alors moins de 14 ans. Quelques années plus tard, la proportion de chanteurs âgés de 14 à 16 ans augmente mais 16 ans semble avoir été l'âge maximum. D'après le registre tenu par le successeur de Bach à Leipzig, Johann Friedrich Doles, en 1784 de nombreux choristes muèrent à l'âge de 14 ans, ce qui obligea Doles cette année-là à demander à quelques ténors et basses de renforcer les pupitres de soprano et d'alto en chantant en voix de fausset. Aujourd'hui, si la majorité des garçons chanteurs muent entre 13 et 14 ans, on trouve assez souvent des garçons qui muent à l'âge de 15 ans. Rien qu'au Tölzer Knabenchor : Panito Iconomou, Stefan Pangratz, Andreas Burkhart, Alexander Lischke, Frederic Jost. Aled Jones a quant à lui mué à l'âge de 16 ans — ce n'était pas il y a trois siècles, c'était en 1987. La pratique intensive du chant semble en effet retarder les effets de la mue.

Il s'avère que le choix d'un type de voix plutôt que d'un autre a des répercussions sur l'ensemble des exécutants. Je citerai ici le violoniste et chef d'orchestre Gunar Letzbor, qui s'inscrit en faux contre l'idée que le remplacement des voix de garçons par des voix de femmes soit un compromis à la fois nécessaire et sans incidence sur la pratique des musiciens formés au jeu sur instruments anciens : « Avec l'orgue, les voix de garçons sont assurément les meilleurs témoins de l'univers sonore du passé ; une voix naturelle de garçon s'harmonise excellemment avec le son des orgues anciennes. Nous-mêmes sommes encore en plein apprentissage. Il s'est avéré, au cours de notre dernier enregistrement, que beaucoup de nos instruments ne s'harmonisaient pas suffisamment avec la couleur des voix de garçons. Espérons que l'avenir nous verra encore progresser ! Naturellement, le travail musical avec des garçons est par essence plus contraignant qu'avec des chanteuses professionnelles. Les enfants restent des enfants et c'est bien ainsi ! La perfection leur est étrangère, leur attention est limitée, leur charge de travail plus encore. En contrepartie, ils apportent dans leur chant naturel et spontanéité, ils sont largement dépourvus de ces maniérismes que peuvent faire naître les années de pratique. (...) Je ne voudrais en aucun cas prétendre que nous ayons redé-

couvert les sonorités originales ; bien loin de là, nous nous trouvons encore au début d'un chemin infini. Mais le but est clair : exhumer de nouvelles œuvres du passé et leur insuffler une vie nouvelle, avec la meilleure image sonore possible. » Dans ses récents enregistrements, Gunar Letzbor fait ainsi chanter ensemble, pour les parties aiguës, des garçons, des falsettistes et le « castrat naturel » Radu Marian (qu'un problème endocrinien a empêché de muer).

Au passage, Letzbor met ici le doigt sur l'une des raisons pour lesquelles les concerts et les enregistrements de musique ancienne faisant appel à des garçons chanteurs sont aujourd'hui si rares : il est effectivement bien plus difficile de travailler avec des garçons qu'avec des adultes, pour un résultat incertain de surcroît. Alors, Herreweghe, Parrott, McCreesh, Gardiner et consort, un ramassis de feignasses ?

Dans le cas de Philippe Herreweghe, il est quasiment certain que nous ayons affaire à de la mauvaise foi pure et simple : « L'un des problèmes rencontrés est celui de la disparition des chœurs de garçons tels que nous les avons employés, Gustav Leonhardt et moi, pour les enregistrements Telefunken des cantates de Bach. (...) Comme il n'y a plus de ces petits chanteurs, nous devons nous tourner vers des chœurs mixtes. » (*La Scena Musicale – Vol. 3, N° 3, 1997*) Sauf travail déplorable de la part de l'intervieweur (on sait ce dont certains journalistes sont capables !), voilà en vérité du beau foutage de gueule ! Philippe Herreweghe devrait passer un coup de téléphone à Gustav Leonhardt, qui le tiendrait informé de ses concerts et enregistrements avec le Tölzer Knabenchor, depuis la fin de l'enregistrement de l'intégrale Telefunken jusqu'à nos jours. Il lui apprendrait aussi sans doute que les Regensburger Domspatzen, le chœur du King's College de Cambridge et les Wiener Sängerknaben sont toujours bien là eux aussi. Le seul fond de vérité, dans ce grossier mensonge du chef belge, c'est le déclin spectaculaire du Knabenchor Hannover avec lequel lui et Leonhardt collaborèrent de la fin des années 1970 jusqu'au milieu des années 1980.

Andrew Parrott (cité en 2003 sur le site *Bach Cantatas*), s'il a revu à la baisse l'âge de la mue des jeunes choristes de Bach, semble avoir renoncé à ses expérimentations sonores précédentes : « Je préfère en règle générale recourir aux femmes plutôt qu'aux

garçons parce que les sopranos garçons actuels sont beaucoup plus jeunes que les garçons de l'école Saint Thomas, qui étaient admis entre 13 et 14 ans [faux : à partir de 12 ans, selon Thomas Braatz qui a épluché les registres de l'école] et continuaient à chanter jusqu'à l'âge de 16 ans environ [16 ans *au maximum*, oublie-t-il de préciser, contre 15 ans aujourd'hui], et aussi parce qu'il est peu probable que les *trebles* anglais soient capables de chanter en allemand avec la conviction que je crois nécessaire pour cette musique, où les mots sont si importants. » Sur ce dernier point, je suis du même avis que Parrott, même s'il oublie ici les messes de Bach et son Magnificat, chantés en latin. Pour un Britannique, travailler avec un ensemble allemand pose certes des problèmes d'ordre pratique : organisationnels, matériels et économiques. Néanmoins, je ne sache pas que pour la musique anglaise ou celle chantée en latin, Andrew Parrott ait jamais fait appel aux chœurs de garçons qu'il avait sous la main. Par ailleurs, j'estime que les solistes récents du New College d'Oxford (Henry Jenkinson et Otta Jones), sous réserve d'être de bons germanistes, auraient été capables de délivrer de merveilleuses interprétations des airs de Bach.

Ainsi les garçons chanteurs actuels ne muent-ils pas beaucoup plus tôt que leurs aînés. On objectera peut-être que, à cet âge-là, une vingtaine de mois font encore une différence significative, les garçons pouvant évoluer et mûrir tellement vite à cette époque de leur vie. Admettons... en rappelant toutefois que la maturité émotionnelle et artistique ne dépend pas nécessairement du nombre d'années au compteur, particulièrement chez les plus doués. Ce qu'on est bien obligé d'admettre chez un violoniste génial comme Yehudi Menuhin, déjà au sommet de ses moyens alors qu'il était encore enfant, pourquoi refuser de le voir chez des garçons chanteurs comme Peter Jelosits, Sebastian Hennig, Panito Iconomou, James Rainbird ou encore Christian Fliegner ? Exclure, au prétexte d'un écart en réalité relativement faible, les garçons chanteurs actuels au profit de chanteuses professionnelles apparaît comme une solution radicale, une incohérence esthétique, musicalement injustifiable dans le cadre de la démarche prévalant aujourd'hui pour l'interprétation de la musique ancienne, à savoir de recourir autant que possible aux instruments, aux voix et aux techniques de jeu en fonction desquels cette musique fut écrite et jouée — tout simplement parce que c'est ainsi que cette musique sonne le mieux.

Certes, les chanteuses adultes sont généralement plus fiables techniquement que la majorité des garçons chanteurs, certes elles sont statistiquement plus à même de délivrer une interprétation mûre et aboutie. Néanmoins ces arguments ne sont pas sans rappeler le discours des adversaires des instruments anciens, qui soutenaient par exemple que, si Bach avait connu le piano actuel, il aurait préféré jouer sa musique sur un tel instrument plutôt qu'au clavecin ou au clavicorde. Qui sait ? Ce qui est sûr est qu'il aurait alors composé une musique *différente*, adaptée au piano. De même, si Bach avait écrit ses parties aiguës pour des femmes, elles n'auraient pas été identiques à celles que nous connaissons. En effet, quelles que soient au demeurant les hautes exigences de cette musique, de multiples indices témoignent que Bach a composé ses parties vocales supérieures en tenant compte des caractéristiques des garçons, notamment de leur moindre capacité respiratoire et de leur moindre solidité technique (avec des parties de soprano souvent doublées ou annoncées par un instrument). Il s'agit certes là de caractéristiques limitatives, mais on peut aussi imaginer que Bach avait également en tête d'autres considérations, cette fois positives : la couleur vocale des garçons (si différente de celle des filles ou des femmes), leur façon d'aborder la musique (généralement plus directe et entière, moins réfléchie que celle des adultes), ou bien encore la symbolique attachée à l'enfance (pureté, fragilité). Il est vrai que certaines femmes ont développé une technique de chant leur permettant d'imiter le chant des garçons — ou plutôt de certains garçons, en l'occurrence les *trebles* anglais de la seconde moitié ^{xx}^e siècle : son droit et cristallin (sans vibrato ou avec une grande parcimonie dans son emploi), volume modéré... Mais ce chant développé avant tout pour l'interprétation, par des femmes contemporaines, de la musique anglaise de la Renaissance est-il vraiment adapté à la musique baroque ? Il faut cela dit reconnaître que nous ignorons pour une large part comment l'on chantait voilà trois siècles. Si les témoignages et les traités d'époque livrent bien sûr de nombreuses informations, ce n'est jamais que d'une manière parcellaire. La recherche d'authenticité rencontre ainsi bien vite ses limites, qui ne devraient pourtant pas empêcher les interprètes de jouer une musique qui continue à nous parler par-delà les siècles. Reste que voix de femme et voix de garçon sont deux instruments distincts et que, contrairement à ce que soutien-

nent les musiciens pédophobes évoqués, les plus doués des garçons chanteurs actuels constituent pour la musique d'église une option bien plus adaptée et cohérente que les chanteuses, dans le cadre de la démarche musicale évoquée.

Travailler avec un ensemble composé exclusivement d'adultes offre indéniablement de grands avantages à un musicien : outre un confort certain, celui de développer, au fil des ans d'un travail en commun, une familiarité et une connivence musicale qui permet d'obtenir rapidement de meilleurs résultats. Je pense avoir montré que l'âge de la mue n'était au fond qu'un prétexte pour les chefs que j'ai cités. Ce qui leur pose problème en réalité, c'est la mue des garçons elle-même. Quel que soit l'âge auquel elle survient, la mue oblige à un renouvellement fréquent des pupitres aigus et suppose : pour le chef de chœur, un travail inlassable de pédagogie et de formation vocale ; pour un chef extérieur, le fait d'accepter un plus grand nombre de répétitions, davantage de patience ainsi qu'une prise de risque bien plus grande pour un résultat qui sera généralement, d'un strict point de vue technique, inférieur à ce dont aurait été capable un ensemble d'adultes.

Si les chefs en question ne consentent pas à ces efforts, c'est probablement pour trois types de raisons : les difficultés matérielles, un certain manque de courage (ou du moins un ordre de priorité où le souci d'une certaine authenticité musicale passe après d'autres considérations) ainsi qu'un désintérêt pour le chant des garçons. Un musicien tenant des propos comme ceux de Philippe Herreweghe, d'Andrew Parrott ou de Paul McCreesh, s'il était sincère, serait en contact avec les principaux chœurs de garçons du monde entier. Il demanderait à leurs chefs de le prévenir dès que se manifesteraient des solistes exceptionnels, quitte à fixer une limite d'âge inférieure comme 14 ans avant d'envisager toute collaboration. MM. Herreweghe, Parrott et McCreesh ont-ils seulement jamais entendu Matthias Ritter (à la fin de sa carrière de soprano), Stefan Pangratz ou Peter Leininger, Henry Jenkinson ou Otta Jones ? J'en doute. Je suis convaincu au contraire qu'en réalité ils préfèrent entendre la musique ancienne religieuse chantée par des femmes. Les qualités sonores et expressives du chant des garçons leur sont indifférentes ou du moins ne valent pas à leurs yeux le risque de leur voir sacrifier la perfection technique. Il serait vain de le leur reprocher, c'est évidemment leur droit. Mais dans ce cas

qu'ils assument leurs goûts en toute sincérité, à l'instar de Peter Phillips ou de John Eliot Gardiner, qui n'ont pas eu besoin pour justifier leur choix de s'abriter derrière le prétexte fumeux de l'âge de la mue des garçons ou de leur immaturité générale supposée.

Pédophiles ou pédéastes, nous sommes bien sûr, de notre côté, enclins à préférer aux cantatrices les garçons chanteurs. Encore que cela ne soit pas systématique : deux pédophiles mélomanes de ma connaissance font passer la perfection technique avant tout et préfèrent par exemple Emma Kirkby ou Ruth Holton à l'immense majorité des garçons solistes, même très doués. Sans doute en partie du fait que mon oreille soit moins affûtée que la leur, mon niveau d'exigence est moindre. Si comme eux je préfère de très loin entendre une musique bien chantée par des femmes plutôt que massacrée par des garçons, je suis prêt à passer quelques défauts à ces derniers, pour peu que leur voix et leur interprétation sachent me convaincre et m'émouvoir. Alors oui, la mue fait que le temps est compté pour un garçon chanteur. Sa voix et son art n'en sont que plus précieux, à l'image du garçon tout entier. Nul besoin d'être attiré par les garçons pour y être sensible. L'un de mes amis mélomanes, on ne peut plus hétérosexuel, partage ma passion pour les garçons chanteurs. Soit, dans bien des cas, le chant du garçon aurait sans doute gagné en qualité et en maturité s'il avait pu disposer de trois ou quatre années supplémentaires avant la mue. Pourtant, le talent précoce existe aussi, et j'ai entendu des garçons chanteurs de 12 ans autrement plus mûrs, plus doués et convainquants que d'autres de 14 ans. L'argument de l'âge actuel de la mue ne tient pas. Que les garçons chanteurs accomplis continuent d'enchanter nos sens ! ■

Pinécothèque



La version illustrée du numéro 1 est disponible sur le site du magazine à <https://rue desgarcons.fpc.li/magazine/>

L'ÉLU magazine
redaclelumag@hushmail.me

Titeuf revu et corrigé

Nous ne reproduisons ici que sommairement le contenu de cette page du magazine sur les bd détournée et à détourner.

Prière de consulter le site du magazine : <https://ruedesgarcons.fpc.li/magazine>



L'ÉLU

Format de poche

